

**Annales  
de  
Phénoménologie**

# **Annales de Phénoménologie**

*Directeur de la publication* : Marc RICHIR

*Secrétaire de Rédaction et commandes* :

France GRENIER-RICHIR

Les Bonsjeans par les Baux

F 84410 Bedoin (France)

e-mail : [france.grenier-richir@wanadoo.fr](mailto:france.grenier-richir@wanadoo.fr)

Comité de rédaction : Marc RICHIR (dir.), Pierre KERSBERG, Patrice LORAUX, Guy VAN KERCKHOVEN

Revue éditée par l'Association pour la promotion de la Phénoménologie.

*Siège social et secrétariat* :

Gérard BORDÉ

14 rue Le Mattre

F-80000-Amiens (France)

ISSN : 1632-0808

ISBN : 2-916484-08-6

Prix de vente au numéro : 20 €

Abonnement pour deux numéros :

France et Union Européenne (frais d'envoi inclus) 40 €

Hors Union Européenne (frais d'envoi inclus) 45 €

**Annales  
de  
Phénoménologie**

**2012**

À PARAÎTRE :

Robert ALEXANDER, *Phénoménologie de l'implexe chez P. Valéry*

Stephane FINETTI, *La réduction de la langue chez E. Fink*

Florian FORESTIER, *Pluralité phénoménologique*

Ivan GALAN HOMPANERA, *Qu'est-ce qu'une métaphore ?*

Patrick LANG, *Phénoménologie du vécu musical*

Yasuhiko MURAKAMI, *L'acte de naissance*

Pablo POSADA VARELA, *Concrétude en concrescences (II)*

Tetsuo SAWADA, *De l'imaginaire dans le dessin de l'enfant névrosé*

Alexandre SCHNELL, *Approche d'une métaphysique phénoménologique*

Jürgen TRINKS, *Pour une critique littéraire phénoménologique*

Les manuscrits peuvent être envoyés au Secrétariat de Rédaction.  
La Revue n'en est pas responsable.

## SOMMAIRE

<i>Concrétudes et condescences</i> .....	7
PABLO POSADA VARELA	
<i>Mathématiques et concrétudes phénoménologiques</i> .....	57
FLORIAN FORESTIER	
<i>Hyperbole dans la philosophie positive de Schelling</i> .....	83
MARC RICHIR	
<i>La précarité du réel. Sur le statut de la “réalité” chez J.G. Fichte et M. Richir</i> .....	93
ALEXANDRE SCHNELL	
<i>Notes phénoménologiques sur l'espace-temps</i> .....	113
ROBERT ALEXANDER	
<i>L'absurde est pensable : à propos de la dernière phrase de la Krisis</i> ..	123
PIERRE KERSZBERG	
<i>La construction phénoménologique chez Eugen Fink</i> .....	139
STÉPHANE FINETTI	
<i>La gravité et l'eau. – Dialogue avec un patient atteint de la SLA</i> .....	169
YASUHIKO MURAKAMI	
<i>Par-delà la structure, en deçà de la relation</i> .....	181
AURÉLIE NÉVOT	
<i>Phénomène du cercle fermé dans le dessin enfantin</i> .....	201
TETSUO SAWADA	
<i>Mouvements poétiques dans les poèmes Anabasis et Sommeil et Nourriture de Paul Celan</i> .....	221
JÜRGEN TRINKS	
<i>La vision dionysiaque du monde</i> .....	237
FRIEDRICH NIETZSCHE	

*Essai d'esthétique en guise de préface* ..... 259  
JOSE ORTEGA Y GASSET

*Les débuts de la phénoménologie de la musique*  
MORITZ GEIGER, HANS MERSMANN, HELMUTH PLESSNER, GUSTAV BECKING  
(dossier présenté et traduit par Patrick Lang) ..... 279

# Concrétudes en concrecences

## *Éléments pour une approche méréologique de la réduction phénoménologique et de l'épochè hyperbolique*

PABLO POSADA VARELA

Il nous semble que le concept de « concrétude » constitue une pierre de touche fondamentale pour la phénoménologie en général, et pour la phénoménologie de Marc Richir en particulier. Or voilà qu'un panorama de richesses analytiques s'ouvre à nous dès lors que l'on interprète cette « concrétude » dans les stricts termes de la troisième *Recherche logique* où Husserl déploie sa « méréologie » ou théorie des tous et des parties<sup>1</sup>. Le sens de « concret » est explicitement traité dans la troisième *Recherche* ; cependant, utilisé de façon massivement opératoire, il est présent tout au long de l'œuvre de Husserl, et traverse plusieurs thèmes, du microscopique de la syn-

---

1. Je dois beaucoup, sur ce point, à Miguel García-Baró, duquel j'ai appris, parmi de nombreuses choses, la clef herméneutique formidable que constitue la 3<sup>e</sup> des *Recherches Logiques* pour l'interprétation de l'œuvre de Husserl en général. Ces lignes doivent aussi beaucoup à de nombreuses discussions ainsi qu'à ses séminaires de phénoménologie à Madrid. Je lui doit aussi de m'avoir mis sur la piste de l'ouvrage, extraordinaire dans le panorama de la bibliographie secondaire husserlienne, de Agustín Serrano de Haro, *Fenomenología trascendental y ontología* (Universidad Complutense, Madrid, 1991) et dont l'un des mérites, énorme, est de déployer l'approche méréologique au-delà des seules *Recherches Logiques*, sur des pans entiers de ladite « phénoménologie transcendantale » ou du tant décrié « idéalisme transcendantal phénoménologique », vers le concept husserlien de monade (comme tout concret) et jusqu'aux analyses husserliennes sur le temps, des *Leçons* de 1905 jusqu'aux dits *Manuscrits C*.

J'essaye, pour ma part, de modifier certains points de cette approche et de l'étendre à la problématique de la réduction en général (dont l'épochè hyperbolique richirienne constitue un des volets, certes décisif), d'étendre aussi la méréologie à la problématique de l'architectonique (à la suite de Marc Richir, pour ce qu'il en est de son usage en phénoménologie, et en écho, implicite, aux puissantes recherches sur l'architectonique kantienne et sur le sens de l'architectonique en général menées par Frank Pierobon). L'architectonique est, somme toute, à situer *du côté* de la réduction. Il va sans dire que ces lignes doivent beaucoup à Marc Richir lui-même qui a eu la générosité de suivre de près mes recherches pendant de longues années et, plus concrètement, de lire avec soin le travail, plus ample, duquel le gros de cet article est tiré. Ainsi, bien des points qu'il retrouvera développés – ou, malheureusement, trop enveloppés – dans ces lignes furent auparavant mis à l'épreuve lors de maintes discussions avec lui.

thèse passive ou de la conscience du temps, au macroscopique de la téléologie et de l'Histoire.

Ce traitement méréologique de la question de la concrétude phénoménologique offre, à notre avis, un outil extraordinairement fécond pour saisir certains aspects de la phénoménologie en général et de la phénoménologie de Marc Richir en particulier. Or cela est fait moyennant, certes, un certain *forçage* qui, en fait, reste la rançon de la non paraphrase. Ce n'est qu'à retraduire quelques éléments propres à la phénoménologie de Husserl, de Fink et de Richir depuis cet éclairage *différent*, à savoir, celui de la méréologie, que, malgré une apparente infidélité, en fait absolument nécessaire au comprendre<sup>2</sup>, on finit par saisir *quelque chose* de finalement transcendant à la « langue » – fût-elle richirienne ou husserlienne – dans laquelle elle est dite ; *langue* qu'il faut, justement, *faire varier* pour faire droit à la *Sachlichkeit* de la *Sache*, pour reprendre le mot de Husserl ; *Sachlichkeit* à laquelle on peut espérer toucher depuis plusieurs angles (et selon plusieurs langues, ou, si l'on veut, repères architectoniques).

#### 1. SUR LE STATUT PHÉNOMÉNOLOGIQUE DE LA MÉRÉOLOGIE. MÉRÉOLOGIE ET ARCHITECTONIQUE

Si la question de la « concrétude » se tient sur le plan de la « théorie transcendantale des éléments », celle de la réduction et de l'*époque* en général, sous les diverses formes qu'elle peut revêtir, elle relève aussi d'une « théorie transcendantale de la méthode », pour nous exprimer en écho à l'élaboration phénoménologique que fait Fink, dans la *Sixième Méditation Cartésienne*, de cette distinction kantienne.

Il est besoin de poser, en tout premier lieu, la question du statut phénoménologique de la méréologie. La théorie des touts et des parties sera désormais interprétée non pas comme appartenant à la théorie transcendantale des éléments (sous la forme de l'ontologie formelle) mais comme une partie de la théorie transcendantale de la méthode (une sorte de spécification de l'architectonique, une modalité du faire phénoménologisant) ; on se situe ainsi à l'écart, du moins quant à la portée « ontologique » de la méréologie, de tout le débat réalisme-idéalisme ayant trait à la théorie des touts et des parties. En effet, on situera la méréologie dans un tout autre registre, non pas ontologique (ou même phénoménologique) mais bel et bien architectonique.

---

2. Voir sur ce point les développements fort intéressants de Patrice Loraux dans *Le tempo de la pensée*. Éditions du Seuil, septembre 1993 ou dans *Les sous-main de Marx*, Hachette, 1986.



Pour mieux cerner le nouveau statut que l'on entend attribuer à la méréologie, venons en brièvement à la spécificité de l'architectonique, et notamment dans son rapport au phénoménologique.

L'architectonique – ceci est capital – se détourne d'emblée de toute vocation archétypale, voire représentationnelle, aussi humble qu'elle soit ; elle ne cherche pas à *copier* les choses, fût-ce sous la forme d'un schéma global, d'une esquisse, mais à introduire, à un deuxième degré, ses propres distinctions, renonçant d'emblée à les calquer au premier degré sur celles des choses. Elle affiche pourtant une prétention *sachlich*, mais à ceci près qu'elle est comme *déplacée d'un cran* : elle prétend non pas représenter les choses mais avoir osé les distinctions *architectoniques* qui *révèlent le mieux* les distinctions *phénoménologiques* des choses. Le rapport de la méréologie aux phénomènes est, formellement, semblable au rapport que l'architectonique entretient avec le champ phénoménologique. Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'un rapport d'isomorphie avec le phénoménologique, mais d'un autre genre de rapport, que nous essayerons d'explicitier, et qui, comme on le verra, est analogue à celui qu'un levier entretient avec ce sur quoi il s'applique. En tout cas, nous soutenons que la méréologie est, de prime abord, à vocation architectonique, qu'elle en constitue, disons, l'une des possibles spécifications en langue « philosophique » au sens large<sup>3</sup> du terme.

C'est dans le cadre de l'introduction à la troisième des *Recherches Logiques* que Husserl butte encore une fois sur le problème du zigzag phénoménologique concernant l'explicitation de certaines catégories formelles, dont celles de « tout » et de « partie ». Reconnaisant l'exigence d'explicitation phénoménologique de tout concept, et faisant par là référence au chapitre final des *Prolegomènes*, où ces catégories formelles ont été, désormais, massivement utilisées, il s'en explique ainsi :

« Nous ne devons pas laisser sans examen les concepts difficiles avec lesquels nous *opérons* dans la recherche d'une élucidation de la connaissance et qui doivent dans cette recherche nous servir en quelque sorte de *levier* [nous soulignons] » (Hua XIX/1, 228).

En effet, le concept de « partie », ainsi que celui de « tout », ne sont pas à proprement parler « *phénoménologiques* » mais servent de *leviers* pour mettre en lumière des concrétudes phénoménologiques. C'est en cela que, à notre avis, la méréologie est à ranger parmi les aspects de la théorie transcendantale de la méthode – dont l'architectonique elle-même, c'est-à-dire,

---

3. Sens qui inclut la possibilité de faire une axiomatique de la logique méréologique telle l'a entreprise Stanislaw Lesniewski et d'autres par la suite.

l'architectonique « macroscopique » comme « structure » en registres de la théorie transcendantale des éléments.

Les touts et les parties ne sont donc pas *dans* les choses mêmes. Ils en révèlent, à la façon de leviers, la *Sachlichkeit*, leur concrétude. Expliciter la façon dont les concepts de « tout » et de « partie » doivent « servir en quelque sorte de levier » serait une tâche de la théorie transcendantale de la méthode. La théorie transcendantale de la méthode explicite un « savoir faire » méthodique, réductif, toujours déjà à l'œuvre<sup>4</sup>. Pré-savoir d'une pratique qui engage des concepts au creux desquels se mettent à palpiter des concrétudes phénoménologiques, ainsi révélées. La structure de cette « pratique » est rendue par le sens du mot « levier » (« *Hebel* »).

En effet, « servir en quelque sorte de levier » correspond exactement à cet usage architectonique que l'on prétend attribuer à la méréologie : sorte de kinesthèse à distance (on y reviendra) et qui meut par contremouvement. Or, le rapport entre le moi phénoménologisant et le champ transcendantal – pour parler dans les termes de la *VI<sup>e</sup> Méditation Cartésienne* de Fink – est exactement de cet ordre : sorte de rapport de kinesthèse phénoménologisante (mettant de la *Leiblichkeit* en jeu) par contremouvement, induisant des effets indirects et qui ne sont que des *effets en concrétude*, des effets en *Sachlichkeit*.

Mais tenons-en nous, pour l'heure, à la théorie transcendantale des éléments et essayons de dégager ce que la 3<sup>e</sup> *Recherche logique* peut nous apprendre, d'abord dans les termes qui sont les siens, quant à l'idée de concrétude phénoménologique.

## 2. LA THÉORIE DES TOUTS ET DES PARTIES. LES DIVERS TYPES DE TOUTS

La théorie des touts et des parties, exposée dans la troisième des *Recherches logiques*, dresse un classement des divers types de touts selon le fil conducteur du/des types de rapport/s des parties au sein du tout. La particularité de la

---

4. C'est le retard que la théorie transcendantale de la méthode cherche à rattraper, et qui est le retard du phénoménologiser, déjà engagé à l'aveugle avec la réduction et toujours à expliciter au-dedans de la réduction, c'est-à-dire, au-dedans de l'explicitation de la constitution transcendantale (théorie transcendantale des éléments). Il s'agit de l'*anonymat phénoménologisant* (propre du moi phénoménologisant), qui n'entre en ligne de compte *qu'*avec et *depuis* la réduction, et *qu'il ne faut donc pas confondre* avec l'anonymat « phénoménologique » ou « transcendantal » (propre du moi transcendantal ou d'un proto-moi transcendantal). Cet anonymat a trait à la constitution (au sens large d'expérience du monde) et, « vieux comme le monde », selon le mot de Fink, il est un des thèmes de la théorie transcendantale des éléments, si ce n'est le thème fondamental. Il ne faut donc pas le confondre avec l'anonymat phénoménologisant, non constituant, et qui, lui, se réfère à l'anonymat de la pratique réductive et pas à l'anonymat de la constitution transcendantale du monde.

méréologie tient au fait de *ne pas se donner le tout, dont les parties font partie, d'avance*. Autrement dit : ce sont les parties, dans et selon leur type de rapport, qui « fondent » le tout ; tout d'un type particulier (selon le type de rapport entre les parties). La perspective méréologique veut donc que la « fondation » soit strictement *antérieure* au « tout » et dépende exclusivement du rapport entre les parties de ce tout. La méréologie s'interdit – en court-circuitant, du moins structurellement, toute circularité dans la fondation – d'avoir recours au « tout » qui en résulte et qui n'est, pour le dire ainsi, que l'ultime produit. Le danger pour l'analyse – on l'aura compris – est que ce tout *paraît* comme étant d'un *seul tenant*, effaçant ainsi, de sa présence ou « semblant solide » (pour reprendre l'expression de Desanti) les concrétudes, *nécessairement plurielles* comme on le verra, entre lesquelles s'est jouée sa fondation.

Les deux genres fondamentaux de rapports entre parties sont ceux de dépendance et d'indépendance entre parties au sein d'un tout.

Une partie est dite indépendante quand elle n'a nul besoin d'une autre partie (ou d'un tout) pour exister. Elle peut certes faire partie d'un tout, mais elle pourrait, en principe, constituer un tout à elle seule. Ainsi, l'une des pattes d'une chaise peut à elle seule, moyennant une fragmentation ou morcellement (*Verstückung*), constituer un tout. La chaise elle-même est un tout fait de parties, certes, indépendantes, mais dont la *configuration* n'est tout de même pas *arbitraire*. C'est de ce genre de tous que s'occupe la *Gestalttheorie*, attentive à ce que Husserl dégage aussi comme formes figurales d'unité. Or la *non arbitrarité* à laquelle la phénoménologie s'intéresse (et qui fait le *phénoménologique* de la phénoménologie) est encore, comme on le verra, d'un autre ordre, bien plus profond.

Il existe un autre genre de tous, les dits « tous catégoriels » ou « formes d'unités catégoriales » (dont traite le § 23 de la troisième *Recherche* logique), réunissant des parties de façon *complètement arbitraire*. Ces tous sont l'équivalent méréologique des « ensembles » de la théorie des ensembles. L'« être ensemble » de leurs parties n'est absolument pas fondé ou motivé par la nature ou le contenu eidétique de celles-ci. Ainsi, un tout catégoriel peut être formé par les objets désignés par « le nombre 5 », « la planète Mars », « une chaise » et n'importe quel autre élément.

Ce n'est que depuis un autre genre de tous, les « tous au sens strict », que se déploiera – par variation eidétique – le *synthétique a priori* au sens de la phénoménologie. Ce sont les tous qui intéressent primordialement la phénoménologie, les « tous au sens plein et au sens propre » comme dira Husserl<sup>5</sup>. Qu'est-ce à dire ?

---

5. « En général un tout, au sens plein et au sens propre, est une connexion déterminée par les genres inférieurs des "parties". À chaque unité concrète appartient une loi. C'est d'après

En effet, les touts au sens éminent sont formés d'un type de parties qui reçoit le nom de « moments », et dont le trait principal est d'être *absolument non indépendantes*, et ce contrairement aux morceaux ou fragments (*Stücke*) qui, comme on vient de le voir, ne sont que relativement dépendants du tout qu'ils conforment ; leur indépendance – partant, aussi relative – se montre moyennant, nous dit Husserl, la possibilité d'une *Verstückung*. Par contre, les touts au sens éminent, faits, quant à eux, de « moments », ne peuvent absolument pas être l'objet d'une quelconque fragmentation ou *Verstückung*. Leurs parties ne peuvent être séparées du tout qu'elles intègrent (voire fondent) que par « abstraction ». L'envers de cette expérience de morcellement impossible est, justement, celle de l'apodicticité. En phénoménologie classique, cette apodicticité est fondée sur les lois eidétiques qui commandent les rapports entre genres et espèces dont les moments sont les instanciations.

La couleur, la forme et l'extension sont un exemple de « moments » dépendants formant un tout. En effet, chacun de ces moments ne peut exister, ne peut *être ce qu'il est*, littéralement *se tenir dans* son identité (telle couleur, telle forme, telle extension) ou *tenir à* son identité qu'à la condition de faire partie d'un tout comportant d'autres moments, également dépendants. La couleur ne peut être une *telle* couleur concrète que si elle est étendue – sur *telle* extension concrète – et revêt une *certaine* forme (fût-elle plus ou moins

---

les différentes lois ou, en d'autres termes, d'après les différentes espèces de contenus qui doivent faire fonction de parties, que se déterminent des espèces différentes de touts. Le même contenu ne peut donc faire fonction arbitrairement tantôt de partie de telle espèce de touts, tantôt de partie de telle autre. L'être-partie et, plus exactement, l'être-partie-de-cette-espèce-déterminée (d'espèce métaphysique, physique, logique, ou relevant de toute autre distinction qu'on voudra) est fondé, dans la détermination générique pure des contenus dont il s'agit, selon des lois qui, au sens où nous l'entendons, sont des lois aprioriques ou des "lois d'essence" ». (*Hua. XIX/1*, pp. 289-290)

Nous reviendrons plus tard aux références, absolument essentielles, aux lois eidétiques contenues dans ce passage. Nous portons d'abord notre regard sur le statut ontologique, remarquable, des parties qui conforment « un tout, au sens plein et au sens propre ». Citons, à l'appui, ce passage où le privilège de la notion de « dépendance » par rapport à celle d'« indépendance » est manifeste :

« La coloration de ce papier est un moment dépendant de celui-ci ; elle n'est pas seulement une partie en fait, mais, par son essence, *en vertu de son espèce pure, elle est prédestinée à être une partie* ; car une coloration prise *en général et purement comme telle* ne peut exister que comme moment dans une chose colorée. Pour les objets indépendants une telle loi d'essence manque : ils peuvent se ranger dans des touts plus vastes, mais ce n'est pas là pour eux une nécessité. » (*Hua XIX/1*, 244).

En effet, au regard de la recherche eidétique (et phénoméno-*logique*), ce dernier type de tout est, en un sens, le moins riche, le plus vide, à l'opposé du type de tout concret dont les parties se trouvent en rapport de dépendance absolue les unes par rapport aux autres. Il nous faudra revenir après sur le vrai statut de ce privilège qui est, en effet, *eidétique*, puis, bien évidemment, il faudra se poser la question de savoir si le schématisme n'est pas lui aussi de l'ordre d'une concrescence, néanmoins non eidétiquement réglée, de parties dépendantes. C'est évidemment ce que notre interprétation vise.

informe). On dit alors, et c'est ici qu'entre en ligne de compte le concept fondamental de *Fundierung* dans son usage propre, que ces moments « fondent » ensemble un tout concret.

L'analyse *ultime* des touts en parties bute, en dernière instance, sur des touts ultimes – des touts concrets au sens éminent – dont les parties – partant, parties « concrètes », pourrait-on dire aussi, au sens éminent – *ne peuvent plus* constituer des touts. Ainsi, cette configuration ultime consistant en un tout fait de moments est l'ultime pierre d'achoppement de l'analyse méréologique. Pour tenter un abord méréologique de l'idée de concrétude phénoménologique il faut partir de ces touts concrets au sens strict, touts exclusivement fondés *sur* et *par* leurs parties ou, plus radicalement, fondés, pourrait-on dire, *rien que* « *de* » leur parties.

### 3. L'IDÉE D'UNE RÉDUCTION MÉRÉOLOGIQUE

Il faut garder à l'esprit le tour de force (par rapport à toute ontologie classique, faite d'individus subsistants) qu'engage l'idée de partie concrète ou moment d'un tout concret comme « proto-élément » ou « élément » (entre guillemets) ne pouvant avoir à lui seul de consistance si ce n'est *en concrescence* avec d'autres parties également non indépendantes ou *rien que parties*<sup>6</sup>. Ce fait est d'autant plus remarquable que le tout en question, fondé dans

---

6. Les « rien que parties » ne sont pas *ipso facto* assimilables aux rien que phénomènes au sens de Marc Richir. Elles permettent, pourtant, un abord méréologique de la question du rien que phénomène. Les rien que parties – on revient plus loin sur la question – seraient plutôt assimilables aux concrétudes phénoménologiques dans lesquelles et par lesquelles, selon des « synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré », se réfléchit le phénomène comme rien que phénomène. Nous reprenons le vocabulaire des *Méditations Phénoménologiques* (J. Millon, Grenoble, 1992) de Marc Richir. Elles constituent des parties du phénomène, donc une partie du vécu au sens phénoménologique (avec sa partie subjective ou subjectale – du côté de la noèse – et sa partie objective ou objectale – du côté du noème). Leur concrescence est certes ce qui, pour une part, fait la réflexivité du phénomène comme rien que phénomène, phénomène se réfléchissant sans concept dans et « de » la concrescence de ses parties. Mais nous disons bien « pour une part » car la réflexivité du phénomène est aussi l'effet des autres phases de présence et de proto-présence (de mondes ou proto-mondes) ainsi que des écarts non schématiques qu'il y a dans les écarts schématiques (et qui ouvrent un accès au proto-ontologique, en écart par rapport au schématique et sitôt repris en schématisme).

Pour analyser le phénomène – entendu comme phase de présence (avec, à l'extrême bout de celle-ci, des phases de monde(s) ou phases de proto-présence) – il faudrait donc introduire d'autres instruments d'analyse tenant compte d'éléments comme le phénoménologiser, l'« assister à » ou l'écart non schématique qui, proto-ontologique, insiste dans l'écart schématique. Ce n'est qu'alors que l'on peut envisager, du point de vue, certes limité, de la méréologie, les synthèses passives (dites de 3<sup>e</sup> degré) de phénomène à phénomène, c'est-à-dire, de phase de présence à phase de présence (ou de phase de monde à phase de monde comme phases de proto-présence). Ce travail n'est qu'un premier pas dans cette direction, se posant,

le rapport de concrescence entre ses parties, n'est *rien que* la concrescence de ses parties. Ainsi, les rapports méréologiques entre les parties et le tout au sein de ces tous au sens strict basculent entre deux pôles (les parties en concrescence, le tout qui en résulte) en eux-mêmes ontologiquement inachevés (en inachèvement réciproquement contrecarré), et foncièrement non donnés : les parties en concrescence ne se tiennent si ce n'est dans le tout, et le tout ne tient qu'à la concrescence de ses parties. Tout compte fait, ce n'est que la concrescence, en elle-même insituable, qui, en deçà de toute ontologie, aurait une vraie effectivité phénoménologique.

C'est à ces tous concrets, formés de parties qui ne sont *rien que* parties, que doit conduire la réduction méréologique, et c'est *auprès* (« *dabei* » dirait le Fink de la *VI<sup>e</sup> Méditation Cartésienne*) d'eux qu'elle doit se poursuivre. Cette réduction méréologique prend, pour le dire ainsi, le chemin inverse de la *Fundierung*, et ce pour la remettre en branle. Elle a pour tâche de reconduire le tout, apparemment – disait-on – d'un seul tenant ou d'une pièce, à la ou les concrescences<sup>7</sup> de ses concrétudes, à n'être *rien que la concrescence*

---

notamment, la question du statut méréologique et du phénoménologiser et de l'écart non schématique (s'agit-il ou pas d'éléments – i.e. parties – en concrescence ?). Il arrive à la conclusion provisoire, déployée plus tard mais que l'on avance ici pour les besoins de l'exposé, que le tout de l'*apophainesthai* ne saurait être considéré comme un tout au sens strict. Autrement dit : l'écart non schématique (écart de l'*apo*) ne peut pas se résorber dans la concrescence du *phainesthai* lui-même. La phénoménalisation comporte une part inassignable de phénoménologisation (contremouvemment bien plus profond que celui d'une simple mise en forme architectonique) qu'il faut prendre en compte, et qui fait aussi la réflexivité du phénomène.

Les problèmes d'analyse (que l'on abordera, éventuellement, dans une suite de cet article) sont multiples du fait de l'enchevêtrement des trois genres de synthèse passive. Autrement dit, la réflexivité du phénomène tient à la concrescence de ses concrétudes, concrescence qui est une sorte de recueillement du phénomène à l'aune de synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré. On dit dès lors que le phénomène se réfléchit sans concept, et cela au sens du jugement esthétique de beauté de la *Critique de la faculté de juger* de Kant. Or cette réflexivité est, plus profondément et selon des synthèses passives de 3<sup>e</sup> degré, *hyperboliquement* toujours et encore ré-ouverte par des « concrescences » de concrescences, des synthèses de 3<sup>e</sup> degré, c'est à dire de phénomènes à phénomènes (phase de présence à phase de présence ou mondes à mondes), et qui, se répercutant au-dedans d'une phase de présence, suspendent hyperboliquement les synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré qui étaient à l'œuvre et faisait son « unité » (sa réflexivité). Dès lors, lesdites synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré se trouvent ré-entammées après s'être peu ou prou cherchées dans un moment d'ébranlement assimilable au jugement esthétique sublime de la 3<sup>e</sup> critique de Kant. Ré-entammées à un niveau plus profond et selon d'autres axes, inattendus, de concrescence, hyperboliquement ouverts par l'aimantation des synthèses passives de 3<sup>e</sup> degré.

7. Laissons pour l'heure la complexité – justement propre au schématisme et pas à l'eidétique, terrain sur lequel se meuvent les *Recherches Logiques* – d'une pluralité de concrescences et d'une éventuelle concrescence entre concrescences. Évidemment la question peut aussi se poser dans le terrain de la phénoménologie husserlienne, notamment dans le cas d'une analyse méréologique de l'intersubjectivité transcendantale. Elle se pose évidemment dans le cadre, ouvert par l'*épochè* hyperbolique, de la phénoménologie richirienne ; sans oublier, bien évidemment, la question de l'idéalité, je pense notamment à la question fascinante, abordée dans la troisième des *Méditations Phénoménologiques* (J. Millon, 1992) et dans l'introduction de *L'institution de*

*de ses parties*. La réduction méréologique d'un tout à sa concrétude phénoménologique n'est que la ré-phénoménalisation de sa concrecence ou reconduction de son unité (préalablement suspendue) à la *concrecence* de ses « parties ».

### 3.1. *Approche méréologique de la kinesthèse phénoménologisante*

Puisqu'il s'agit à présent de cerner le sens d'une sorte de « réduction méréologique », situons-nous brièvement au point de vue de la théorie transcendantale de la méthode. C'est comme si le levier méréologisant en quoi consistent les concepts de « tout » et de « partie », créait une sorte d'« appel d'air » ou déhiscence qui rejouait (*depuis l'apo-* de l'*apo-phainesthai*), la remettant en branle, la *concrecence entre concrétudes ou rien que parties*. C'est la vibration du *phainesthai* que nous saisissons méréologiquement comme *concrecence*. Or la concrecence n'est rien sans ses concrétudes. En effet, il n'y a pas de phénomène de la phénoménalité comme telle. Autrement dit, la concrecence ne l'est que de ses parties, elle en dépend et s'y résorbe complètement, elle n'a pas la densité d'un troisième terme, d'un dénominateur commun omniprésent, d'une partie omniprésente<sup>8</sup> avec qui les parties devraient composer. La concrecence se doit d'être tour à tour remise en jeu. Elle est foncièrement inopinée et en elle-même inconditionnée ou exempte de toute condition qui ne soit intrinsèque aux parties en concrecence ; comme concrecence, elle *dis-parait* dans les rien que parties.

---

*l'idéalité* (Mémoires des Annales de Phénoménologie, vol. I, 2002) de l'impossible – à jamais en imminence – phénoménalisation du double mouvement de la phénoménalisation comme tel ; l'élaboration de cette question constitue, à notre avis, l'approche théorique la plus précise de ce que Antonio Machado, notamment dans « Solitudes » (1903) puis dans « Solitudes, Galeries, et autres poèmes » (1907) – bien plus que dans « Champs de Castille » – essaye de saisir poétiquement. Nous espérons pouvoir consacrer un prochain travail à cette question. Cela n'est évidemment pas sans rapport avec la totalisation méréologique ou concrétisation, en fait impossible, de l'*apo-phainesthai*, c'est-à-dire, de la *phénoménalisation*.

8. La concrecence n'est évidemment pas une partie. Elle ne l'est pas, pour le moins au sein des touts au sens éminent, ce qui n'est pas sans rapport avec le fait qu'il n'y ait pas *un* phénomène de la phénoménalité des phénomènes. Méréologiquement parlant, ce qui met ensemble les parties comme rien que parties n'est pas, à son tour, une partie, sans quoi se produirait un *regressus ad infinitum*. En ce sens, le schématisme n'est évidemment pas une partie, mais un type, non eidétique et hyperbolique, de concrecence : la concrecence au sens éminent (mais il faudrait d'ultérieurs travaux pour le montrer). En tout cas, penser la concrecence comme une partie la rapprocherait desdits « moments figuraux », or les moments figuraux ne peuvent surgir que dans des touts morcelables (*Verstückbar*) dont les parties ne sont pas des rien que parties car elles sont relativement indépendantes ; ce sont les touts dont s'occupe primordialement la *Gestaltpsychologie* et qui ne correspondent pas aux touts au sens plein, aux touts strictement fondés sur des *rien que parties*. C'est aux remarques de Sara Pain que nous devons d'avoir cru nécessaire d'insister sur cette différence.



Le phénoménologiser, quant à lui, arrive toujours trop tard et ne peut, tout au plus, que mettre en lumière cette concrescence, l'intensifier ou, du moins, ne pas la recouvrir. C'est là tout l'art du contre-mouvement phénoménologisant. Cette vibration ou re-concrescence se fait donc *moyennant* – i.e. est induite au deuxième degré par – un contremouvement qui est le *premier terme*<sup>9</sup>, situé dans le bord de l'*apo* de cette étrange « kinesthèse phénoménologisante ». Son « unité » est ce qui fait le « tout »<sup>10</sup> de l'*apophainesthai*<sup>11</sup>. Le *deuxième terme* de cette kinesthèse phénoménologisante est constitué par la re-concrescence<sup>12</sup> elle-même des concrétudes (des *rien que parties*), il s'agit de l'intensification du *phainesthai*, désormais entendu comme concrescence.

Nous pensons, en tout cas, que les parties dépendantes prises dans leur concret « être parties » ou « n'être rien que parties » sont ce qui, au sein de la méréologie, permet d'aborder le sens large de « concret » en phénoménologie ou celui que revêt, chez Marc Richir, l'expression « concrétudes phénoménologiques ».

Cela, bien évidemment, avec les limites auxquelles la section I de ce travail avait fait allusion, et qui tiennent au statut, bien particulier, de la méréologie. Encore une fois (car il est très important de ne pas se méprendre sur ce point) : les concrétudes phénoménologiques ne sont pas, en elles-mêmes et *stricto sensu*, des parties concrètes en termes méréologiques, elles ne sont pas *méréologiquement* taillées ou découpées. Par contre, on soutient que oser trancher selon des découpages méréologiques et avec de tels instruments (à savoir, ceux dont la méréologie nous pourvoit), peut, agissant « à la façon d'un levier », rendre manifestes certaines concrétudes phénoménologiques, déposées, pour le dire ainsi, au fond de tels découpages, et à la faveur de mouvements de concrescence remis en jeu. La méréologie peut approcher, comme au deuxième degré et depuis l'institution symbolique qui est celle de la langue philosophique dans son usage architectonique (et non métaphysique), l'irréductibilité proprement phénoménologique de ces concrétudes, remettre en mouvement ce qui en fait la pierre de touche, à savoir, leur

---

9. Rappelons qu'une kinesthèse est toujours faite de deux termes : l'effort kinesthésique et ce qui, dans la modification des phénomènes, en découle. Ainsi : 1. L'effort ressenti du dedans qui consiste à tourner ma tête. 2. Le nouveau pan de champ visuel qui, du fait de cet effort, ressenti du dedans, s'ouvre à moi.

10. Ici entre guillemets phénoménologiques car il s'agit d'un « tout » – et d'une « unité » – pour le moins problématiques.

11. Tout qui d'ailleurs, comme on le verra, est problématique comme « tout » et ne constitue pas un tout concret : le phénoménologiser ne saurait être en rapport complet de concrescence avec la phénoménalisation. Autrement dit, et en termes richiriens : au sein l'écart schématique il y a aussi un écart non schématique, non entièrement résorbable au sein du schématisme, et qui s'affranchit de toute concrescence, précisément pour autant qu'elle en assure l'aisance et la manifestation ou l'intensification. On y reviendra plus loin.

12. Marc Richir parle souvent d'« épaissement ».



concrecence. S'il n'y a pas de « parties » phénoménologiques au sens de la méréologie, il y a bel et bien, phénoménologiquement, des concrecences entre diverses concrétudes. Les concrecences, ou la concrecence<sup>13</sup> est, comme telle, irréprésentable, et ce même méréologiquement ; on ne peut que la remettre en jeu en approchant, architectoniquement, les rien que parties, attestées en retour, comme rien que parties, du « fait » de leur concrecence avec d'autres parties.

Comme on l'a laissé entendre plus haut (quand il fut question du rapport de contrebalancement entre le tout au sens éminent et ses parties), le sens des *rien que parties* comme concrétudes phénoménologiques est essentiellement instable, basculant, et c'est ce qui en fait l'essentielle difficulté, ainsi que l'impossibilité de localiser la concrecence<sup>14</sup>. De ce problème difficile, nous ne pouvons fournir, pour l'heure, qu'une présentation abstraite et, somme toute, provisoire, nécessaire pourtant pour clarifier ce à quoi l'on se réfère quand on parle de « concrecence » en/de concrétudes, sorte d'équilibre métastable auquel conduit la réduction méréologique.

### 3.2. Sur le double sens du terme « concrétude(s) » et les risques de son abstraction

Tout le problème est dans le glissement du sens de « concrétude », son glissement inéluctable et réversible entre son usage comme « adjectif » et son usage comme « substantif »<sup>15</sup>. Il y a, en premier lieu, une réduction de la substantivité apparente du concret – ou, si l'on veut, de *la* concrétude, de son *unité* – à son effectif être concret (traversée, en réflexivité, d'une *pluralité*). Or son effectif *être* concret revient à une suspension ou désontologisation, à une dé-totalisation qui loin d'aller dans le sens d'une dissémination, va dans

---

13. Dans le sens générique qui est celui que l'on est en train d'utiliser. On ne veut donc pas dire qu'il y ait une seule concrecence. On reviendra sur la question ultérieurement.

14. Ce qui n'est pas sans rapport avec la concrète non situabilité de la *Leiblichkeit*.

15. C'est la continuité entre les 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> *Recherches Logiques* qui nous a poussé à essayer de comprendre le double sens de la concrétude dans les termes de l'« adjectif » et du « substantif », et ce en vue de revenir, dans d'autres travaux, sur la question des découpages de langue qui, dans la 4<sup>e</sup> recherche, semblent en coalescence avec les découpages des êtres (3<sup>e</sup> recherche), tout comme les « moments » (3<sup>e</sup> recherche) sont en coalescence avec ce qui peut faire l'objet d'une abstraction (2<sup>e</sup> recherche), à savoir, une espèce (dont le « moment » constitue la réalisation). C'est évidemment l'*epochè* hyperbolique qui va brouiller toutes ces continuités balisées, ces coalescences réglées, pour, justement, en introduire d'autres bien plus complexes et empiétées. Nous soutenons néanmoins qu'il y a une façon méréologique de mettre en lumière les limites de la méréologie. Autrement dit, nous prétendons qu'il y a un usage architectonique de la méréologie qui met en lumière les limites d'un usage ontologique de la méréologie, ouvrant ainsi (sans qu'il soit contradictoire de l'aborder méréologiquement) au sens phénoménologique de la concrétude comme concrecence en cours ou en effectuation.

le sens d'une remise en jeu de la concrescence<sup>16</sup>. Ainsi, le *tout concret* se doit d'être méréologiquement reconduit au *concret de son tout*, c'est-à-dire à l'*effective concrescence* des parties dépendantes ou concrétudes, mais a ceci près que – et c'est là toute la difficulté – ces concrétudes, à être vraiment (concrétudes) en concrescence, sont radicalement non données, et cela en deux sens. En effet, il y a, en cela, deux genres de non donation, deux genres d'inachèvements fonciers, à savoir : un *inachèvement substantif* et un *inachèvement adjectif*, avec ceci que le partage entre l'adjectif et le substantif ne saurait être statué une fois pour toutes, pouvant être levé et remis en jeu de façon inouïe. Le brouillage et la remise en jeu de ce partage est, d'ailleurs, l'un des effets de l'*epochè* phénoménologique hyperbolique.

« Concrétude » se dit, de prime abord, de la concrétude en quoi consiste un tout concret (sens 1<sup>er</sup> de « concrétude », sens substantif). Or cette concrétude n'est fondée que sur la concrescence de concrétudes (sens 2<sup>nd</sup> de « concrétude », sens adjectif). Songeons, par exemple, à un sens inaccompli mais concret (sens de langage non doxique, sens non intentionnel), pointant au loin entre ou parmi – et grâce à – la concrétude en son sens adjectif, à savoir, la concrétude des concrétudes (au sens 2<sup>nd</sup>). La concrétude 1<sup>re</sup> rassemble – se réfléchit sans concept dans – les concrétudes 2<sup>ndes</sup>. Or ce n'est que la concrétude 2<sup>nde</sup> qui donne son épaisseur, son grain phénoménologique, à la concrétude 1<sup>re</sup>. Notons, pour illustrer ces propos, qu'un sens à faire, à jamais inaccompli (concrétude 1<sup>re</sup>) se tient de ses concrétudes au sens 2<sup>nd</sup> : dans le cas de l'*ipse* (se cherchant) d'un sens se faisant, les divers lambeaux de sens et fragments schématiques en relais avec des *phantasiai*-affections. Or ces « éléments » ne sont « en effectuation » (pour reprendre une expression chère à José Ortega y Gasset<sup>17</sup>), ne sont ce qu'ils sont et ne se tiennent que de contribuer au sens se faisant (concrétude au sens 1<sup>er</sup>), « unité » précaire en vue de laquelle s'étend une phase de présence. Un exemple architectoniquement moins complexe de ce double sens de la concrétude nous est fourni par les diverses esquisses (concrétudes au sens 2<sup>nd</sup>) contribuant à l'apparition de l'objet perçu (sens 1<sup>er</sup>). Le sens 2<sup>nd</sup> – concrétudes *fondantes* – à tendance à *s'effacer* en vue de la concrétude 1<sup>re</sup>, sens fondé, c'est-à-dire, en vue du sens de la concrétude « substantive ». Par ailleurs, ce sens n'est jamais accompli comme tel, et ne cesse de remettre des concrétudes 2<sup>ndes</sup> à contribution, de les « prendre à partie ».

La réduction méréologique veille à replacer les concrétudes au sein du tout concret au sein duquel elles sont ce qu'elles sont dans leur *Fungieren* ;

16. Ce point est capital pour cerner la distance entre la démarche de Richir et celle de Derrida : au fond, cette distance tient à la phénoménologie elle-même ; cette approche méréologique nous permet, tout juste – ce qui n'est pas rien – d'en essayer une autre formulation.

17. Voir l'*Essai d'esthétique en guise de préface* traduit dans ce même volume par Fernando Comella, pp. 257-275.

c'est au sein d'une concrecence en imminence que, par exemple, les « esquisses » sont vraiment *en train d'être* esquisses, esquisses « en effectuation ». C'est au sein d'un tout, au sein d'une concrecence avec d'autres termes, que la « hylè » – entre guillemets phénoménologiques – se re-phénoménalise comme *hylè en effectuation*, « *leistend* ». De la même façon, mais à l'autre extrême du vécu transcendantal, le perçu n'est ce qu'il est qu'à être pris (comme rien que partie) avec et depuis ses esquisses (comme rien que parties). Paradoxalement, c'est à être pris, par réduction méréologique, comme rien que partie, que l'on saisit phénoménologiquement la concrète altérité du perçu par rapport à ses esquisses. Reprenant l'exemple du perçu, la réduction méréologique a pour but de ré-effectuer, de re-mettre en jeu sa concrecence, c'est-à-dire, d'assister à nouveau à son émergence phénoménologique (à sa « concrète altérité » disions nous) en deçà de son identité tout faite et en coïncidence avec elle-même telle qu'elle se donne en régime d'attitude naturelle. Il s'agit donc de ré(con)duire méréologiquement cette concrétude 1<sup>re</sup> à sa concrecence *en* et *depuis* les concrétudes 2<sup>ndes</sup>. Ce n'est qu'ainsi, moyennant cette remise en jeu, que l'on libère ce que Husserl entendait par « implications intentionnelles », et à la faveur desquelles on a une chance de voir apparaître d'autres concrétudes (et ce dans les deux sens : substantif – concrecence *de* concrétudes – et adjectif – concrecence *en* concrétudes).

La concrétude substantive en imminence, à jamais inachevée, concrétude au sens 1<sup>er</sup>, c'est-à-dire, au sens de ce qui peut être interprété comme la *matrice phénoménologique* du « substantif » (selon l'interprétation méréologique qu'en donne la 4<sup>e</sup> *Recherche*) constitue, on l'aura compris, une formidable matrice d'*abstraction* au sens non phénoménologique du terme. Elle est aussi, au sens strict, un rien que partie, bien qu'elle dissimule son statut de rien que partie pour autant qu'elle est l'emblème, si l'on veut, du tout concret dont elle fait partie : elle en constitue la pointe ultime (et instable) de son rassemblement, le copeau de sa réflexivité sans concept. Or une fois fondée, concrétisée, elle tend à effacer les parties concrecentes sur lesquelles elle se fonde, et tend, dans un deuxième temps, et par delà ses parties, à assurer sa propre identité – et son *entité* –, à l'assurer *autrement*<sup>18</sup> qu'*exclusivement*

---

18. Un exemple clair, comme on le verra, en est l'attitude naturelle, qui, déposant les identités dans le fond englobant du monde, coupe court à tout mouvement de concrecence phénoménologique. La concrecence est effacée sous la stabilisation qu'apportent les opérateurs ensemblistes d'inclusion et d'appartenance. C'est en ce sens que, comme on le verra, la réduction transcendantale peut être interprétée comme réduction méréologique (et réduction méréologique des opérateurs ensemblistes). En revanche, on ne pourra montrer qu'en pointillés que, une fois assise la réduction transcendantale, un fois transcendentalelement suspendues les identités assurées par le tiers englobant du monde, l'*epochè* phénoménologique hyperbolique est le seul « mouvement » à même de poursuivre le dessein de la réduction méréologique ; elle constitue, au fond, le seul moyen de radicaliser son mouvement et de re-phénoménaliser des

*exposée* (tel le cherche la réduction méréologique) au concours concrescent de ses *rien que parties* ; *exposition* qui, justement, ne l'assure jamais d'être donnée d'une fois pour toutes, de ne pas se retrouver suspendue (même dans son mouvement d'imminence) pour être rejouée selon d'autres axes de concrescences (et en vue d'autres imminences). Prendre la concrétude 1<sup>re</sup> pour un tout à elle seule produit un *faux concret*.

De la même façon, prendre une concrétude 2<sup>ndes</sup> comme tout concret sans reconnaître la spécificité de la concrétude 1<sup>re</sup> qui y pointe, mène, à terme, à une sorte de réductionnisme<sup>19</sup> ; au fond, à un faux empirisme ou à un phénoménisme radical, comme c'est le cas, par exemple, chez Ernst Mach. D'ailleurs, l'erreur de cette position est que, en fin de compte, elle ne peut pas faire droit au statut proprement phénoménologique ou proto-ontologique des concrétudes 2<sup>ndes</sup> comme rien que parties. Autrement dit, cette perspective finit par les prendre ou par les *envisager* – au sens presque littéral du terme – comme concrétudes 1<sup>res</sup> et, après, comme « éléments » relativement indépendants (donc même pas comme les rien que parties que sont aussi les concrétudes 1<sup>res</sup>), éléments que l'on peut ou pourrait (l'idée de multiplicité inconsistante n'arrange rien à l'affaire) « compter-pour-un ». L'apparaître irréductiblement latéral et distordu des rien que parties s'en trouve faussé.

Quand la réduction méréologique est poussée à l'extrême<sup>20</sup>, il peut se faire que les parties concrescentes au sens 2<sup>nd</sup> se trouvent dans un rapport de surabondance par rapport au sens 1<sup>er</sup> de concrétude. Il y a une concrescence non seulement *de* concrétudes mais aussi *en* concrétudes. Cette concrescence *en* concrétudes (2<sup>ndes</sup>) fait ressortir la contingence d'une concrescence *de* concrétudes (au sens 1<sup>er</sup> de la concrétude) pouvant de la sorte la faire dévier (remettre en jeu sa réflexivité) voire l'englober – hyperboliquement – comme partie : la concrétude 1<sup>re</sup> devient concrétude 2<sup>nde</sup>, elle est *prise à partie* par une autre concrescence (un autre axe d'inachèvement en concrescence) en vue d'une autre concrétude au sens 1<sup>er</sup>, concrétude éventuellement plus

---

concrescences au sens le plus radical : celles qui prennent et le plus profond de la subjectivité (allant même jusqu'à enjambrer la *Spaltung* phénoménologisante) et le plus profond du monde à partie. Seules les concrescences en régime d'hyperbole le sont au sens éminent ; elles constituent la base phénoménologique des concrescences phénoménalisées en régime de réduction transcendantale.

19. Certains textes de Gian-Carlo Rota sont extrêmement éclairants sur ce point. Notamment le fort intéressant article intitulé « *Fundierung* », repris dans le magnifique recueil *Phénoménologie discrète*. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage, vol. VI. des *Mémoires des Annales de phénoménologie*, 2005.

20. Ce que, au fond, ne peut que l'*epochè* hyperbolique. On avance ici ce qui requiert beaucoup de médiations pour être convenablement montré ou exhibé. Ces lignes ne font qu'un premier pas dans cette direction.

archaïque qui, moyennant une sorte de changement inopiné de l'axe des concrescences, engage une réflexivité plus profonde, mettant à contribution (ou prenant à partie) des concrétudes 2<sup>ndes</sup> plus profondes et absconses.

La possibilité d'une suspension hyperbolique des découpages entre les êtres et les choses (pour reprendre les termes de Marc Richir) fait que les sens 1<sup>er</sup> et 2<sup>nd</sup> de « concrétudes » sont relatifs et réversibles. L'axe des concrescences peut aussi, par hyperbole, se re-centrer un tant soit peu et inopinément<sup>21</sup> sur une concrétude au sens 2<sup>nd</sup> – par exemple le jaune de Bergotte. Devenant proto-substantive (concrétude 1<sup>re</sup>, i.e., ce *en vue de quoi* un schématisme de langage s'engage), elle peut prendre à partie des concrescences qui semblaient 1<sup>res</sup> – des êtres et des choses qui semblaient aboutis, d'une pièce, « substantifs » à tout jamais – et les mettre à graviter comme concrétudes 2<sup>ndes</sup> autour d'un axe de concrescence inouï et qui bouscule les repères ontologiques convenus. Il y va donc, soudainement, d'une concrescence qui se fait en vue de ce qui, pourtant, paraissait, désormais, comme irrémédiablement adjectif. Proto-adjectives ou proto-substantives, en aucun cas ces concrétudes n'abandonnent-elles, tout du long de leurs multiples fluctuations, leur statut de rien que parties.

Voilà les inflexions dont la phénoménologie est capable, et qui témoignent, comme on essayera de l'explicitier plus loin, de son découplage par rapport à l'ontologie. Ces inflexions (encore une fois à jamais inaccomplies) sont pourtant *non arbitraires* : on ne peut pas faire à notre guise. Le fait phénoménologique de la concrescence – en-deçà de toute simple dissémination – en reste la pierre de touche. Toute la difficulté est d'y être sensible. C'est parce que le schématisme phénoménologique est fait de concrescences multiples – parfois en contrebalancement – qu'il est non arbitraire (bien qu'il soit en deçà de toute eidétique).

### 3.3. *Pluralité des concrétudes et mise entre parenthèses de la version méréologique de l'Idéal Transcendantal*

Une fois posés certains éléments d'analyse, efforçons nous d'écarter, avant de poursuivre, certains possibles malentendus pouvant en découler. Il faut, tout d'abord, tenir ferme que les concrétudes dites 1<sup>res</sup> sont plurielles (et, *a fortiori*, les concrétudes 2<sup>ndes</sup>), sans quoi il ne saurait y avoir de schématisme. Il ne faut donc surtout pas comprendre la réduction méréologique comme un processus d'intégration (sous la forme de concrétudes 2<sup>ndes</sup>) de

---

21. Il ne s'agit pas, ici, de porter notre attention sur une espèce. On décrit, ici, quelque chose qui se fait tout seul, qui est, somme toute, bien plus archaïque que tout mouvement de l'attention, que toute thématization abstractive.

toutes les concrétudes 1<sup>res</sup> (supposées apparentes, provisoires et partielles) en vue d'une concrétude 1<sup>re</sup> substantive *absolue et unique*, et qui, au fond, serait la seule vraie concrétude, sorte de version méréologique de l'Idéal Transcendental<sup>22</sup>. La réduction méréologique n'est qu'une simple pratique engagée auprès d'une concrescence en/de concrétudes quelconque/s interne/s à une phase de présence. Elle n'engage aucune assertion ontologique ayant trait au tout du/des monde/s ou à la masse phénoménologique du Langage (pour reprendre les termes de Marc Richir). Il ne faut donc surtout pas croire que le dessein de la réduction méréologique serait de retrouver la connivence perdue avec un *seul* processus de concrescence, souterrain et unique, selon une sorte d'hégélianisme phénoménologique transposé qui mènerait vers une supposée concrétude *unique*. Il faut donc se garder de cette mauvaise interprétation du dessein de la réduction méréologique qui voudrait qu'il n'y ait, au fond, qu'un seul tout concret et une seule concrescence menant à ce tout concret. Il n'en est rien. Attardons nous un tant soit peu sur ce point.

En effet, et à rebours de cette possible dérive interne à la méréologie et menant vers un Idéal Transcendental, il convient d'insister sur le fait qu'il y a *pluralité irréductible* au moins en trois sens distincts.

Il y a, *en tout premier lieu, pluralité*, au sein d'une *même* phase de présence, de concrétudes selon la mouvance et réversibilité à laquelle nous avons fait allusion, des concrétudes en rapport de concrescence de/en concrétudes selon des synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré<sup>23</sup>.

---

22. Nous devons à Marc Richir de nous avoir fait remarquer cette possible mécompréhension menant, à terme, au danger d'une sorte de figure méréologique de l'Idéal Transcendental, et ce malgré le caractère supposément inaccompli de concrétude supposée unique. Le problème n'est pas, ici, dans l'inaccomplissement, mais dans l'unicité. Autrement dit : une vraie pluralité phénoménologique ne peut pas trouver sa place dans un inaccomplissement si cet inaccomplissement est celui d'une concrétude unique.

23. C'est l'occasion de préciser la portée – bien plus humble qu'il ne pourrait le sembler – du présent travail : en effet c'est à ce niveau – celui des synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré – que se situe le cadre essentiel de notre recherche, que nous énonçons ici pour éviter tout malentendu ultérieur : il s'agit de proposer une articulation méréologique (avec les avantages et inconvénients que cela comporte) d'un phénoménologiser dont l'emprise est néanmoins foncièrement *locale*. En effet, il s'agit d'un phénoménologiser qui ne se tient qu'*au sein* d'une phase de présence quelconque, *auprès* d'un tout concret et ce en vue de rejouer, par réduction méréologique, sa phénoménalisation, entendue dès lors comme concrescence en/de concrétudes phénoménologiques dans le double sens – jamais stabilisé – du terme, concrescence la plupart du temps oblitérée par la proto-substantivité du concret ou, ce qui revient au même, par le recouvrement du concret – pourtant jamais accompli – par l'intentionnalité (qui a tendance à le compter-pour-un, à l'ontifier).

Mis à part l'inachèvement (où jouent sans relâche les synthèses passives de 2<sup>nd</sup> degré), l'entrée en jeu des synthèses passives de 3<sup>e</sup> degré fait, de surcroît, que ce rapport entre le proto-substantif et le proto-adjectif est non fixé et même hyperboliquement réversible selon ce

Il a aussi, bien évidemment, et *en deuxième lieu*, pluralité des phases de présence (où entrent en ligne de compte les synthèses passives de 3<sup>e</sup> degré). Pluralité, vécue, certes, nécessairement de l'intérieur d'une phase de présence, et qui ne se résorbe pas en une phase de présence globale (il n'y a pas de méontique de l'esprit absolu au sens où le suggère Fink dans les derniers paragraphes de la *VI<sup>e</sup> Méditation Cartésienne*). Retenons, d'un point de vue méréologique et quitte à en fournir, dans des travaux ultérieurs, l'explicitation, que ces synthèses entre phases de présence *ne peuvent pas* être traitées en termes de parties dépendantes formant un tout au sens strict<sup>24</sup>.

Finalement, il y a, *en tout dernier lieu*, pluralité de registres architectoniques. Or cette pluralité ne s'articule pas en un « tout » de l'architectonique au sens d'un tout concret, et dont les registres seraient des parties dépendantes<sup>25</sup>. Il y a une relative indépendance (certes non complète) des registres qui se répercute dans le fait de la foncière multistratification de l'expérience. Bien qu'en un sens « une »<sup>26</sup>, l'expérience est pourtant irréductiblement

---

que l'on a suggéré en pointillés comme une rotation inaperçue de l'axe des concrescences, rotation par rapport à laquelle le faire phénoménologisant (essentiel pour expliciter l'*epoché* phénoménologique hyperbolique) est toujours pris de court et même pris à partie. Ce tout dernier mouvement (provisoirement nommé « rotation de l'axe des concrescences »), pour des raisons difficiles à expliciter, ne peut être mis en lumière que par *epoché* phénoménologique hyperbolique. Il requiert, en tout cas, que l'on thématise, au-dedans du phénomène, le type d'écart qu'est l'« assister à ». C'est ce que, pour l'heure, nous nous contenterons d'accomplir dans les pages qui suivent, en attente d'autres travaux.

24. Se trouvant au-delà des limites dans lesquelles se tiennent nos présentes analyses, on écarte dans ce qui suit le traitement méréologique du rapport *entre* les phases de présence. Ainsi, les synthèses passives de 3<sup>e</sup> degré (de phénomène à phénomène ou de phase de présence à phase de présence) ne sont que très implicitement traitées, tout comme l'est le thème capital de l'intersubjectivité et, *a fortiori*, celui de l'interfactivité transcendante.

Laissant donc de côté le problème, bien plus complexe, de l'intersubjectivité, il vient que l'une des raisons en est, et ce déjà au sein d'une même subjectivité, l'écart *non schématique* qui insiste dans toute phase de présence et qui lui donne une certaine aisance, lui procure sa non coïncidence à soi. Cet écart non schématique ne peut pas se monnayer entièrement en termes de concrescence. En tout cas, les synthèses passives entre phases de présence demandent des instruments d'explicitation (si tant est que l'on s'essaye à s'écarter le plus possible de la simple paraphrase) que l'on ne peut pas mettre en place ici, qui requièrent d'ultérieurs développements et, surtout, mûrissements. Notons par ailleurs qu'à la fin de l'appendice II, p. 145 – des *Variations II* est fait un intéressant rapprochement entre l'*Einfühlung* (dans ce qu'elle a de profonde proto-ontologique) et l'écart non schématique (« dans » l'écart schématique). Par *Variations II* on se référera, dans le corps de notre texte, à l'ouvrage de Marc Richir *Sur le sublime et le soi. Variations II* Mémoires des Annales de Phénoménologie vol. IX. Association pour la promotion de la phénoménologie. Amiens 2011. Par ailleurs, la question cruciale reste bien évidemment celle de savoir pourquoi ce n'est que l'*epoché* hyperbolique qui peut mettre en lumière la spécificité des synthèses passives de 3<sup>e</sup> degré.

25. Nous avons longuement abordé la question dans notre étude : « Fenómeno, concepto, concreción : el quehacer fenomenológico richiriano » dans le n° 40 de la revue *Eikasía* [www.revistadefilosofia.com](http://www.revistadefilosofia.com), pp. 449-492.

26. C'est bien évidemment le point sur lequel insiste toute *Lebensphilosophie*.



multistratifiée. Il ne saurait y avoir intégration sans reste (à la façon de parties dépendantes ou rien que parties dans un tout concret) ni des divers registres d'expérience, ni des diverses phases de présence. Il n'y a qu'une apparence d'unité sous l'espèce d'une linéarisation de la temporalité immanente. Or cela n'est qu'un écrasement<sup>27</sup> de divers registres architectoniques archaïques sous la contrainte d'uniformisation apportée par le registre ultérieur de la diastase ou de la temporalisation en présent.

Suspendue toute version méréologique de l'Idéal Transcendental (qui voudrait qu'il n'y ait qu'un *seul* tout concret et un *unique* processus de concrescence, donc un concret substantif à tout jamais et en soi, et des concrétudes adjectives à tout jamais et en soi), les concrescences substantives ne le sont jamais tout à fait (elles sont « proto-substantives »), tout comme les concrescences adjectives ne le sont pas, non plus, définitivement (elles sont « proto-adjectives ») : il n'y a qu'un contrebalancement entre deux imminences à jamais inaccomplies, contrebalancement qu'il faut, en deçà de son double inaccomplissement, s'efforcer de saisir comme phénoménologiquement concret ; cela ne peut se faire que si l'on découple la question de la concrétude de celle de l'être, et la phénoménologie de l'ontologie. C'est ce qui permet de laisser ce contrebalancement à son flottement.

#### 3.4. *Le déplacement de la question ontologique par la question (proprement phénoménologique) de la concrétude. Concrescence, schématisme, cli-gnotement*

L'identification des rien que parties, desséchant le mouvement des implications intentionnelles<sup>28</sup> (et, plus profondément, celui des implications schématiques) a aussi son origine dans la visée du concret (de prime abord au sens substantif) que fait l'intentionnalité ; visée qui tend à effacer les concrétudes (adjectives) dans lesquelles le concret substantif se fonde, à estomper, *a fortiori*, les concrescences (attestées sous la forme d'implications intentionnelles et schématiques). L'analyse phénoménologique est constamment confrontée au danger d'un moi phénoménologisant qui réintroduirait l'intentionnalité auprès des rien que parties. Autrement dit, la difficulté est de procéder selon un phénoménologiser qui ne re-focalise pas *les rien que parties*, un phénoménologiser qui fasse droit à leur flou ou « distorsion originaire », au fait qu'ils ne sont plus des « éléments ». Les rien

27. L'idée d'un écrasement d'une phase de présence ou phase de langage est traitée à plusieurs reprises par Marc Richir dans *Variations I et II* (*op. cit.*).

28. Ou des rien que parties elles-mêmes comme originairement distordues.



que parties ne peuvent plus, à elles seules, tenir – littéralement – « lieu » d'éléments. Irréductiblement latérales, esquives à toute visée intentionnelle isolante (au fond fallacieusement *abstractive*), seule leur concrecence avec d'autres *rien que parties* peut les attester.

En effet, la question ontologique de l'existence ou inexistence des « éléments » se déplace, sous l'impulsion de la méréologie, en celle, plus proprement phénoménologique, de la concrétude du tout concret comme concrétude(s) de ses parties. Le concret *n'apparaissant que* sous la forme de la *concrecence*, est absolument in-visible par une intentionnalité *une* : une *rien que partie* ne peut pas remplir à elle seule l'« espace » d'une représentation, elle ne se tient que d'être en concrecence avec d'autres (rien que) parties<sup>29</sup>. Chacun de ces rien que parties ne peut être le terme d'une intentionnalité que s'il est abstrait de sa concrecence avec d'autres parties, que s'il cesse d'être en effectuation, cessant de *fungieren* comme rien que partie. Ainsi, la concrétude, absolument invisible – in-envisageable – comme telle, irréductiblement latérale (son *en face* n'est possible que sous condition d'abstraction et désactivation de la concrecence) ne peut, tout au plus, qu'être touchée, ressentie dans son indéterminité concrète. Cela doit se faire, dans tous les cas, au sein d'un tout, comme si la concrecence ou aimantation du reste des rien que parties était un nécessaire garde-fou distordant toute visée intentionnelle (nécessairement *abstractive*) que le phénoménologiser ferait porter, à tort, sur un rien que partie.

Si l'on reprend le problème en termes plus proprement husserliens, il vient qu'une partie absolument dépendante est, par définition, inintuitionable par elle-même, ne peut pas se *tenir*, comme dira Husserl dans la 3<sup>e</sup> *Recherche*, dans le tout d'un acte de représentation<sup>30</sup>, ne peut pas être « représentée par elle-même » comme il le dira à la suite de Stumpf. Elle est intrinsèquement rebelle à toute intentionnalité qui l'aurait comme « objet » ;

---

29. C'est ainsi que nous sommes enclin à penser que les concrétudes au sens éminent sont les concrétudes au sens 2<sup>nd</sup> ou proto-adjectif.

30. Formellement assimilable à un tout catégoriel : une représentation, i.e. la conscience, peut se représenter ensemble n'importe quels éléments. En effet, quand il est question des tous catégoriels, Husserl lui-même nomme aussi la conscience comme forme d'inclusion ou de collection d'objets qui peuvent ne rien avoir en commun entre eux sauf le fait, extrinsèque, d'occuper une même visée consciente.

Cette assimilation recèle, par ailleurs, une énorme valeur heuristique pour ce qu'il en est du couplage de la variation eidétique avec la réduction phénoménologique. On peut comprendre le faire méréologisant comme la réduction au minimum de cette déhiscence ; or la déhiscence des tous catégoriels et leur indifférence est une des composantes essentielles de ce que nous appelons ici « kinesthèse phénoménologisante ». Nous avons développé ce point de façon détaillée dans notre étude « Mereología y fantasía. Sobre el trance de manifestación de relaciones de esencia », dans les actes du congrès intitulées *Signo, Intencionalidad, Verdad*, Universidad de Sevilla, Sevilla 2005 (pp. 277-287).

comme partie dépendante *concrète* elle ne peut être que latéralement « remarquée » (en concrescence avec d'autres parties), jamais « représentée pour elle-même » (si ce n'est par abstraction, c'est-à-dire, dans la déconnexion de son effectif être partie dépendante, c'est-à-dire « moment »). Elle ne peut pas « remplir » un acte de représentation, n'a pas l'entité qui lui permettrait, à elle seule, d'assouvir, de saturer cette forme de « réunir » proprement « catégorielle » qu'est le simple « avoir conscience de ».

Pour des raisons intrinsèquement méréologiques, la conscience, comme « tout », ne peut pas cerner *une* partie absolument dépendante dans son *être effectivement* (c'est-à-dire « en train d'être ») *partie* si ce n'est par *abstraction*. Elle ne peut *plus*, par définition, la cerner, demeurer *auprès* d'elle si l'on veut, dès lors qu'elle « se met » à être *concrètement* partie, à « *fungieren* » comme rien que partie. La concrétude phénoménologique est non donnée, inextricablement latérale, in-visible comme telle et nécessairement en concrescence avec d'autres concrétudes. L'erreur, qui mène à ankyloser la concrétude *comme concrétude*, est, comme on l'a vu, de l'abstraire de sa concrescence avec d'autres concrétudes, de ne pas suivre les *renvois* au-dedans desquelles elle est vraiment concrétude phénoménologique. C'est de ces renvois (implications intentionnelles et schématiques) que l'on s'occupera à présent.

La conscience du phénoménologue doit surtout veiller à *accueillir ces renvois* ; elle doit en devenir la chambre de résonance, en pourvoir la manifestation (aussi « loin » que le demandent les choses mêmes), c'est-à-dire, le déploiement, en assurer l'*aisance* de concrescence depuis sa *déhiscence* de *con-science*. L'analyse phénoménologique – la déhiscence phénoménologique – doit donc permettre que ces concrescences se fassent espace dans le vécu, et ce, justement, *de la façon* dont elles le font, à savoir, sous la forme de renvois concrets *contraignant* la pensée, renvois qui se font dans le milieu de la pensée sans être imposés par la pensée mais, justement, par les choses elles-mêmes, selon leur phénoménalité, certes à même la pensée, mais sans s'y confondre, d'où l'importance de la *contrainte*, sorte de phénoménalisation du *non arbitraire* à même le phénomène.

Bien évidemment, on est ici au plus près de la « phase de présence » au sens de Richir. S'efforcer de tenir ouverte une phase de présence, c'est justement donner le temps, aux concrétudes (selon leur distorsion originale comme rien que parties), de se faire (ce qui peut aller jusqu'à mettre en branle le temps entier d'une vie). À l'opposé, ne pas refermer une phase de présence à temps – le risque d'erreur inverse – revient à perdre le sens d'une concrescence qui se serait faite trop vite (ce qui peut aller jusqu'à faire que ce que l'on croit, humains que nos sommes, avoir été « instant »),

soit, au fond, trop long, trop en excès sur un concret qui se serait toujours déjà fait, et dont on peut à peine « mimétiser », par kinesthèse phénoménologisante, la concrecence<sup>31</sup>).

Il est ici question de ce que peut ou ne peut pas une « conscience » – au sens large –, et même, au plus loin, avec ce à quoi elle est *transpassible* (comme dirait Maldiney) *depuis* l'élan contenu dans une partie concrète *se complétant d'elle-même et pour elle même* de façon sauvage, irréductiblement rebelle (sans attendre, ni *avoir à attendre*, le *placet* de conscience). La concrecence force, bien au contraire, la conscience – ou, si l'on veut, la phase de présence ou le faire phénoménologisant en général – à puiser dans ses ressources en transpassibilité afin d'en suivre le mouvement. Mouvement qui peut aussi être subtil et ténu par moments (et c'est justement en ce sens que la conscience est parfois *en excès*), trop rapide ou trop lent à d'autres occasions, tantôt tenant en haleine, tantôt rendant impatient notre « assister à ». Cependant, ce mouvement apparaît toujours sous l'espèce de quelque chose qui, se donnant à la conscience, est *autre que* la conscience. « Autre » ; et pourtant autre *depuis* la conscience ou, mieux dit, *depuis* l'expérience qu'on en fait. Il s'agit de quelque chose à quoi on donne assistance, que l'on *assiste* au sens transitif pour autant que notre *assister à*, peu ou prou à la hauteur (ou profondeur) de cette concrecence (assistée au deux sens du terme), lui permet de se faire « espace », d'avoir « temps » et « lieu ».

Que la conscience – i.e. la « phase de présence » – soit tenue en haleine et mise à mal par ce qui y/en fait concrecence est bien ce que traduit ce « fait » que le concret qui y/en fait concrecence « *clignote* » comme le dit Marc Richir<sup>32</sup>. Autrement dit : ce n'est que par à coups, par intermittences, que la phase de présence peut être « à la hauteur » des rythmes de concrecence qui s'y font espace, portée tour à tour quelque peu au-delà de ce qu'elle tenait pour ses limites, se surprenant elle-même avoir *pu* là où elle ne l'aurait jamais *cru* ou *su* (c'est la transpassibilité au transpossible), se découvrant comme agrandie et approfondie mais *par intermittences* (en un sens, c'est le *Wachsen* transcendantal que Richir, dans son texte « Qu'est-ce

---

31. On ne fait que reprendre en termes méréologiques (non encore suffisamment détaillés) ce qu'énonce ce beau passage de la VI<sup>e</sup> des *Méditations Phénoménologiques* de Richir : « Tous ces termes sont l'indication, nominalisante dans la langue de la philosophie, de problèmes “à résoudre”, et qui, en un sens, ne seront jamais “résolus”, parce que, en un autre sens, leur “résolution” demande du temps, et du temps selon plusieurs rythmes à la fois, dont certains, excessivement rapides, passent le plus souvent inaperçus, et dont d'autres, excessivement lents, demanderaient sans doute une durée de vie excédant largement la durée de la vie humaine. » (*Méditations Phénoménologiques*, *op. cit.* p. 379).

32. Nos avons abordé cette interprétation méréologique du clignotement phénoménologique richirien dans l'article « Hipérbole y concretud en parpadeo » du n° 34 de la revue *Eikasia* (pp. 439-458).

qu'un phénomène ? »<sup>33</sup> repère chez Husserl), au gré de la concrescence qui y clignote, mais sans que la conscience ne puisse, en retour, en « prendre possession ».

Ainsi, pris à partie, et pris de vertige, on peut vouloir couper court à ces concrescences en voie d'autonomisation. Leur donner suite semble se faire à nos risques et périls. On peut vouloir laisser à elles-mêmes ces « inerties » inhumaines dont on sent que l'accomplissement, la plénitude phénoménologique, requiert notre disparition comme sujets. On peut vouloir reprendre de la sorte ce que l'on croit être notre souffle, nous replier, nous ramasser, laissant filer à l'infini, tous seuls et abandonnés à leur sort, les rythmes de concrescence des rien que parties. On revient ainsi au pouls de notre « moi », aux battements balisés, aux écarts maîtrisés où l'on croit savoir plus ou moins celui que nous sommes. Ces lignes du poète espagnol Antonio Machado l'illustrent bien, et font apparaître, dans le cas du poète Luis de Góngora, ce porte à faux (la phase de présence elle-même) à l'intérieur du vécu lui-même :

« C'est au poète que la terre dicte sa meilleure leçon. Car dans la grande symphonie paysanne, le poète a l'intuition de rythmes qui ne s'accordent pas avec le flux de son propre sang, et qui sont, en général, plus lents. La tranquillité, le peu d'empressement des campagnes, où domine l'élément planétaire est une grande leçon pour le poète. La terre l'oblige par ailleurs à sentir les distances – non à les mesurer – et à trouver une expression temporelle, comme, par exemple :

*Le jour endormi*

*Gît de cime en cime et d'ombre en ombre*

Dit Góngora, le bon, en rien gongoresque, le bon poète que portait en lui le grand pédant cordouan. »<sup>34</sup>

#### 4. LA QUESTION DE L'ERREUR OU DE LA FAUSSE CONCRÉTUDE : LA CONCRÉSCENCE COMME REVIREMENT

À la sauvagerie de ces concrescences ne peut répondre, tant bien que mal, que ce que Richir appelle *l'indétermination* de la phase de présence, qui est une autre façon de dire sa transpassibilité – transpassibilité dont nous ne disposons pas – à se plier, à ses risques et périls, à telle ou telle concrescence. La concrétude entre-aperçue dans la vivacité de sa concrescence (à elle) fournit

33. « Qu'est-ce qu'un phénomène » paru en 1998 dans *Les études philosophiques*.

34. Antonio Machado, *De l'essentielle hétérogénéité de l'être*, trad. Victor Martínez, Rivages poche, 2003. p. 73.

comme une proto-individuation *et* de la phase de présence, *et* du sens à faire. La proto-individuation minimale de l'*ipse* du sens à faire<sup>35</sup> prend l'aspect d'un *quelque chose* à dire qui est, pour le moins, et malgré son extrême labilité, un *non n'importe quoi*, quelque chose qui n'est pas rien, donc bel et bien quelque « chose » que l'on est déjà en mesure de pouvoir *rater*. Ne *sachant* pas ce qu'elle *est* au juste, on *sent* plus ou moins ce qu'elle *n'est pas*, comme si elle plaçait sur nos mots, du loin de sa « consistance » évanescence et pourtant irréductible, le bémol d'un « ce n'est pas encore ça » ou d'un « ce n'est pas tout à fait ça mais on y est presque » qui tient en haleine le parcours schématisant d'une phase de présence comme une *même* phase de présence partie à la recherche d'un certain sens.

Ainsi, le concret de cette expérience ou traversée de la concrecence par la conscience phénoménologisante se fait depuis un écart face à une partie dépendante, qui, comme on le verra, *n'est pas* l'écart *intra-concrecent* de la partie dépendante par rapport à une autre partie dépendante ou rien que partie. C'est moyennant cette non coïncidence entre ces deux types d'écarts<sup>36</sup>, sur la différence desquels il nous faudra revenir, que la pensée tâche de suivre, voire d'intensifier ou d'exacerber la concrecence par des sortes d'*infidélités* locales, de contrepoids, de « détachements » (terme qui revient souvent sous la plume de Marc Richir dans les *Variations II*) ou d'*abstraction provisoires*, voire d'erreurs peu ou prou contrôlés ou, du moins, voulus ; contremouvements phénoménologisants (depuis l'*apo* de la kinesthèse phénoménologisante) qui relancent la concrecence, les écarts de concrecence

---

35. Proto-individuation que l'on avait saisi plus haut comme concrétude proto-substantive (en concrecence ou en imminence de concrétisation). Ce sens à faire se fait et se tient *de* traverser des concrétudes proto-adjectives, latérales mais irrémédiablement – si tant est que la réduction méréologique est bien conduite – en excès ou surabondance sur l'*ipse* du sens qui s'y insinue. Cette surabondance en concrétudes 2<sup>ndes</sup> que l'*ipse* du sens traverse (ne se tenant que de cette traversée) peut faire dévier à n'importe quel moment l'*ipse* du sens (la concrétude proto-substantive en imminence). C'est ce cortège de concrétudes 2<sup>ndes</sup> nimbant le sens se faisant que Marc Richir entend parfois, dans les *Méditations Phénoménologiques* (*op. cit.*) comme la « phénoménalité » des phénomènes. C'est cette surabondance des concrétudes proto-adjectives qui fait que le mouvement de réflexivité de la concrétude proto-substantive se fasse irréductiblement comme en spirale, ne coïncide jamais avec lui-même.

Or, pour ouvrir à la possibilité de déviation – et partant d'enrichissement – apportée par les concrétudes 2<sup>ndes</sup>, il faut aussi que l'écart non schématique laissé par la transcendance absolue pure en fuite demeure en fonction, sans quoi le schématisme de l'*ipse* du sens (concrétudes 1<sup>res</sup>) serait aveugle et absolument imperméable à toute concrecence *en* concrétudes (2<sup>ndes</sup>), fût-ce au risque de « dévier » voir « dévoyer » le sens à faire en bénéfice d'une autre concrétude (1<sup>re</sup>) commandant une autre concrecence.

36. Cette différence entre les genres d'écart en jeu dans toute diastole schématique sont explicités dans le texte « Le statut phénoménologique du phénoménologue » (notamment p. 123) appartenant aux *Variations II* ainsi que dans l'appendice II (intitulé « Sur les deux versions de la transcendance absolue ») à ce même ouvrage.

intraschématiques internes à cette dépendance (et qui en font le *phainesthai*, l'autre terme de la kinesthèse phénoménologisante). Que la concrescence ne puisse être relancée que depuis ce qui reste une relative infidélité de la pensée par rapport au phénoménologique témoigne de la détresse dans laquelle l'on se trouve par rapport à la sauvagerie des phénomènes ou atteste, si l'on veut, de cette sauvagerie même, de sa foncière indifférence face aux repères, éventails ou échelles dont nous, humains, sommes capables.

Ayant introduit l'idée de « phase de présence » en rapport au schématique, que l'on interprète méréologiquement comme concrescence *de/en* concrétudes (1<sup>res</sup> / 2<sup>ndes</sup>), on est désormais en mesure d'aborder la question de l'erreur méréologique ou de la fausse concrétude.

Le problème est que l'erreur classiquement comprise comme « non adéquation » est, pour une grande part, non seulement inéluctable, mais souhaitable. C'est comme s'il y avait des « erreurs » plus ou moins « concrètes », des erreurs suivies par une re-phénoménalisation d'autant plus concrète, et des erreurs dont l'éventail d'écart par rapport au phénoménologique, trop grand ou trop court, estompent le phénoménologique. La « bonne » erreur, celle à vertu apohantique (au sens large et non technique du terme), serait celle qui brusque au plus près, et de la façon la plus poignante, le *revirement* du phénomène, permettant un ré-démarrage des concrescences. Évidemment, « bonne » erreur ou pas, cela ne peut être su qu'après coup, justement dans l'après coup du revirement. Autrement dit, il n'y a pas de théorie a priori du bon écart symbolique par rapport au phénoménologique, de cet écart qui, en creux et à distance, fait vivre le plus et le mieux le phénoménologique.

C'est en cela que les concrétudes phénoménologiques les plus archaïques ne se « donnent » que sous l'espèce du *revirement* schématique. C'est *comme revirement* que se manifeste la concrétude, non assurée de totalisation par une eidétique toute faite, dans les strates les plus archaïques (strates où la connivence entre la 2<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> des *Recherches Logiques* est rompue, et où la 3<sup>e</sup> *Recherche* ne joue plus un rôle de pivot assurant cette connivence, mais plutôt celui d'un levier architectonique visant à sonder à distance des porte-à-faux ouverts de toutes parts). Et c'est aussi la raison pour laquelle le porte-à-faux irréductible de la concrétude phénoménologique est désormais *inséparable de son illusion transcendantale*. En effet, c'est depuis la matrice phénoménologique de cette illusion transcendantale inséparable du phénomène que la pensée doit s'engager – voire s'égarer – de façon critique pour *produire* ce revirement, c'est-à-dire, cette manifestation, irréductiblement à rebours<sup>37</sup>, de la « concrétude » par

---

37. Voir sur ce point le remarquable texte introductif des *Fragments phénoménologiques sur le temps et l'espace*, Krisis, J. Millon, Grenoble 2006 intitulé : « Sur la méthode. Phénoménologie et métaphysique : l'effet d'attraction de l'instituant symbolique dans le champ phénoménologique ». Citons ce bref passage : « C'est là, proprement, que se situe le

rapport à la « pensée de la concrétude », selon ce qui est une sorte d'enjambement réciproque entre la théorie transcendantale de la méthode et la théorie transcendantale des éléments.

Or, et pour en venir à nouveau à la question de la concrétude apparente, c'est justement dans ces termes qu'il faudrait traiter de ce qui, à notre avis, constitue la relève de la question de la donation (selon tous ses aspects)<sup>38</sup>, par la question de la concrétude ou des concrétudes phénoménologiques<sup>39</sup> ; concrétudes dont l'attestation ne peut plus se penser selon l'*Erfüllung* ni, en général, comme donné ou comme donation. La concrétude comme concrecence *de* (*d'une/de*) (sens premier, substantif) et *en* (sens second, adjectif) concrétudes est plutôt à penser comme *Fühlung*, *Fühlung* non donnée d'être irréductiblement composite (faisant intervenir, comme le montrent les *Variations II*, deux genres d'écarts) ; en son sens profond, elle ne se « donne » que sous l'espèce du revirement, d'une re-concrecence<sup>40</sup> qui contrecarre le mouvement d'excès de la pensée sur le phénomène, excès qui est la part d'illusion transcendantale inhérente au phénomène comme *rien que* phénomène au sens de Marc Richir. Excès (ou « enjambement » dans les termes de Richir) pourtant nécessaire pour exacerber ou même exaspérer ce revirement. Ce revirement est, méréologiquement parlant, comme une sorte de concrecence (de/en concrétudes) *là où* et *là par où* la pensée, *hyperboliquement* prise de court, ne s'y attendait pas (moyennant un enjambement pro-

---

rapport inédit entre la phénoménologie et la métaphysique. Là : c'est-à-dire dans l'impossibilité phénoménologique d'*effectuer* la métaphysique et dans l'impossibilité corrélatrice de *s'en passer*. » (p. 10).

38. Nous ne pensons pas seulement ni même en premier terme à ladite « phénoménologie de la donation » mise en avant par J.-L. Marion, mais, plutôt, à l'élaboration fine et sérieuse de l'idée de « donation » depuis le concept du « de soi ou de lui-même (*de suyo*) » du phénomène qu'a entreprise, toute sa vie durant, le philosophe espagnol Xavier Zubiri (1898-1983), d'ailleurs en polémique avec les phénoménologies de Husserl, de Heidegger et d'Ortega.

39. Car autrement, il semblerait qu'il y eût un simple malentendu entre « phénoménologie de la donation » et « phénoménologie de la foncière non donation des concrétudes phénoménologiques » que, en fait, il n'y a pas. Ce n'est qu'à ne pas poser le problème dans les termes adéquats que la discussion prend l'aspect d'un simple malentendu ; or il n'en est rien. En effet, on ne peut comprendre le mot de Richir, énoncé dans « Qu'est-ce qu'un phénomène » *art. cit.* : « d'autant plus de réduction, d'autant moins de donation », que dans le contexte de l'article lui-même ; or cet article fait justement intervenir ce à quoi nous nous référons quand nous parlons de « termes adéquats de la discussion », à savoir, les termes abordant tout un pan de questions, auxquelles une phénoménologie de la donation ne peut nullement se confronter, telles celle de la phénoménalité de la pensée, de l'illusion transcendantale inhérente au phénomène lui-même, ou de la coalescence entre le « phénomène » et la « pensée du phénomène ».

40. Comme on l'avait suggéré plus haut, on peut relire et expliciter, à la lumière de la méréologie, l'article de Marc Richir « Qu'est-ce qu'un phénomène » in *Les Études philosophiques*, n°4 / 1998. Notamment, et pour ce qu'il en est de la question de la concrecence, l'analyse, très intéressante, de l'idée, relevée par Richir chez Husserl, d'un *Wachsen* transcendantal, bel et bien concret, mais introuvable et inlassablement à nuancer.



prement phénoménologique). Or, c'est justement la nécessité, pour rejouer la concrescence, d'une coalescence de l'illusion transcendantale (avec le revirement) qui marque, ici, l'impossibilité de penser la question capitale, au fond la question *proprement* phénoménologique (celle du concret ou de la *Sache*, de la concrétude sous ses diverses formes) sous l'espèce de l'ontologie, d'une ontologie phénoménologique ou d'une phénoménologie de la donation, toute non ontologique ou en « dépassement » de toute ontologie qu'elle se prétende.

C'est donc, répétons-le, sur *ce* terrain, celui de la coalescence de l'illusion transcendantale avec le rien que phénomène, qu'il faudrait placer le débat avec toute phénoménologie de la donation. Le débat *n'est donc pas* celui de la « donation » (Marion) face à la « non-donation » (Richir), mais celui de la donation face à la *concrétude* comme telle pour autant que celle-ci ne se montre qu'avec et entre ses pôles d'illusion transcendantale et ce *moyennant un revirement* qui atteste de façon foncièrement indirecte une concrescence phénoménologique *par* ou *depuis* l'erreur de la pensée (comme si l'enjambement était une erreur à vertu apophantique), depuis son faux entrain ou faux emportement, dès lors *enjambé à rebours* par le phénomène. C'est comme si le toucher, qui modifie irréductiblement<sup>41</sup> la *Sache* touchée, se faisait déjà à tâtons, d'emblée en régime adversatif, décelant la *Sache au détour* de la façon dont l'erreur, désormais irréductible, est peu ou prou contrée.

Or – et c'est là tout le problème, et ce qui rend les choses diablement difficiles – l'entrain de l'illusion transcendantale fait aussi *matriciellement partie* du phénomène, *est* en lui-même proprement phénoménologique. Autrement dit, en régime d'*epochè* hyperbolique, et suite au revirement, il est impossible de faire la part, au sein de l'illusion transcendantale phénoménologique – et à supposer qu'on puisse l'isoler – entre la « partie » d'illusion transcendantale matriciellement phénoménologique et ce que la pensée y ajoute et, pour le dire ainsi, *en* enjambe ; avec ceci que cet enjambement est, par ailleurs, apophantiquement nécessaire, sorte de re-marquage par excès symbolique, par *erreur*, de la non coïncidence phénoménologique de l'expérience par rapport à elle-même. C'est que la pensée, pour une part indéterminée, *en* est<sup>42</sup> ; elle en est, prise *hyperboliquement* qu'elle est – sans l'être complètement – dans la(les) concrétude(s) en concrescence<sup>43</sup>.

41. Cf. le texte « Sur le statut phénoménologique du phénoménologue », dans le récent ouvrage de Marc Richir *Sur le Sublime et le soi. Variations II. Op. cit.*

42. Elle est prise dans la concrescence du phénomène comme le laisse entendre l'article de Marc Richir cité « Qu'est qu'un phénomène », prise dans le « *Wachsen* » transcendantal.

43. De tout cela on ne saura tirer non plus la leçon d'une sorte de « donation » en dernière instance de la concrétude, ou du porte-à-faux de la concrétude car justement la concrétude est, par réduction méréologique, inséparable de la concrescence. Or la concrescence schématique, pour autant qu'elle est en deçà de toute eidétique, ne s'atteste indirectement que sous l'espèce du revirement. Non seulement cela ne résoudre rien, mais suppose *nécessairement*, au niveau



Mais reprenons à présent, après ce long détour, la question de l'eidétique et de la « schématique<sup>44</sup> » sous un autre aspect, celui de sa pertinence ou caractère non-analytique, car elle nous permettra l'abord méréologique du tournant transcendantal de la phénoménologie et, à terme, sa radicalisation comme phénoménologie hyperbolique chez Marc Richir.

5. LE TOURNANT TRANSCENDANTAL DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE COMME OBSERVANCE MÉRÉOLOGIQUE. LA RÉDUCTION TRANSCENDANTALE COMME UNE FORME DE RÉDUCTION MÉRÉOLOGIQUE.

Quel est, du point de vue méréologique, le sens du synthétique a priori ? L'apriorité se trouve justement dans la nécessité (de concrecence) entre parties dépendantes. Cette nécessité, comme on l'a vu, est vécue sous la forme d'une contrainte. Ce sont ces contraintes qui font la phénoménalité, son étoffe, sa concrétude, et qui font qu'il y ait quelque « chose » à dire. Le non analytique du synthétique a priori phénoménologique, sa pertinence, est justement dans la concrecence de « parties » qui, quoiqu'« unies » – c'est ce qui en fait la nécessité apriorique –, relèvent, *pourtant*, d'espèces ou genres *différents* (par ex. « couleur », « extension », « forme ») – ce qui en fait le caractère synthétique. La phénoménalité est justement cette étrange jonction dans un tout concret, jonction tenant à la concrétude des choses mêmes (donc s'imposant à la pensée), de ce qui, *cependant*, est, quant à sa « nature », disjoint, différent. Autant de façons de dire que la phénoménalité révélée par un faire phénoménologisant n'est que cette remise en jeu de la phénoménalisation d'une ou de diverses concrecences en vue d'un tout concret, peut-être à jamais totalisable, entre parties de différente « nature ».

Ce qu'il faut saisir pour cerner l'importance de l'eidétique *transcendantale* est ceci que la différence de « nature » (la non analyticité) entre les parties dépendantes au sein des tous phénoménologiques concrets en question est *encore plus importante*, radicale, pertinente une fois accompli le passage à la phénoménologie transcendantale ; et c'est de cet émoi face à la (pourtant) *nécessaire concrecence* de moments (cependant) *on ne peut plus différents*

---

de la théorie transcendantale des éléments, une clôture du porte-à-faux dont le corrélat *nécessaire*, au niveau de la théorie transcendantale de la méthode, est celui d'un moi phénoménologisant – de prime abord en régime d'anonymat phénoménologisant – irréductiblement désincarné. Laissons pour l'heure ces questions difficiles car elles supposent des instruments conceptuels – une méréologie affinée du faire phénoménologisant – que l'on n'a pas eu le temps de développer jusqu'ici.

44. On emprunte cette expression, très féconde, à Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina.

*en nature* dont fait état la célèbre note rétrospective écrite par Husserl dans la *Krisis* à propos de la découverte de l'a priori de corrélation. Découverte que Husserl situe, dans le temps, bien avant le moment où il sut tirer toutes les conséquences de (voire être conséquent avec) cette ancienne intuition que l'on pourrait bel et bien qualifier de méréologique :

« La première percée de cet *a priori* corrélationnel universel de l'objet d'expérience et de ses modes de donnée (tandis que je travaillais à mes *Recherches logiques*, environ l'année 1898) me frappa si profondément que depuis le travail de toute ma vie a été dominé par cette tâche d'élaboration de l'a priori corrélationnel. »<sup>45</sup>

L'a priori de corrélation phénoménologique – intentionnelle ou non – est en fait *une concrescence méréologique entre le vécu et ce qui y apparaît*. Le tout concret noèse-noème n'est qu'un cas de cette corrélation universelle qui peut prendre, comme on le verra, des formes plus archaïques (par exemple celle qui existe dans le rapport de concrescence entre affection et *phantasia*). Or les deux éléments de la corrélation se trouvent, dans leur « nature », séparés par ce qui est, chaque fois, un « abîme de sens » comme le souligne Husserl dans le § 49 d'*Ideen I* :

« Sans doute à l'être immanent ou absolu et à l'être transcendant on peut appliquer les mots « étant » (Seiende), « objet » (Gegenstand) : ils ont bien l'un et l'autre leur statut de détermination ; mais il est évident que ce qu'on nomme alors de part et d'autre objet et détermination objective ne porte le même nom que par référence à des catégories logiques vides. Entre la conscience et la réalité se creuse un véritable abîme de sens [Abgrund des Sinnes] »<sup>46</sup>.

Cette concrescence méréologique est donc d'autant plus remarquable, d'autant plus per-tinente qu'elle enjambe cet « abîme de sens »<sup>47</sup> vers une concrescence, et que cette concrescence se fait sans préjudice de l'irréductibilité des termes. Elle n'est en aucun cas de l'ordre d'une fusion. Il y a pourtant bel et bien des nécessités à déceler qui sont à l'origine de tous concrets selon ce qui est, cette fois-ci, non pas une légalité unissant genres et espèces au-dedans des régions « monde » ou « conscience », mais bien avant et bien

45. On cite la traduction française par G. Granel. Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Gallimard, 1976, note 1. p. 189.

46. On cite la traduction française par Paul Ricœur d'*Ideen I*, Gallimard, 1950. p. 163.

47. Elle est donc, comme concrescence, plus profonde que celle existant entre les genres « couleur », « forme » et « extension », ou « intensité » et « hauteur » etc... dans les exemples de la 3<sup>e</sup> des *Recherches Logiques*. Il n'y a pas un « abîme de sens » entre lesdites espèces.

plus profondément, une légalité proprement *transcendantale*, donnant lieu, par variation, à une *eidétique transcendantale* des formes d'une corrélation constitutive fondamentale. Cette corrélation enjambe l'abîme de sens et scande la *Ur-region* conscience transcendantale. Il s'agit de l'apriorité synthétique fondamentale qui est à la base de l'apriorité synthétique du reste des catégories (correspondant aux ontologies régionales), elle en constitue, pour le dire ainsi, la phénoménalité transcendantale. Phénoménalité transcendantale qui, par ailleurs, n'est pas *une*, qui n'est pas *d'une pièce*, mais plutôt complexifiée et spécifiée en « essences transcendantales ». Cette phénoménalité complexe est constamment traversée, présupposée, impliquée dans le reste des *Leistungen* objectives, et seulement décelable dans sa pureté par réduction méréologique.

La réduction méréologique qu'accomplit la réduction transcendantale est réduction *de* la situation d'englobement du vécu dans un monde à un rapport entre deux parties dépendantes (formant le vécu au sens phénoménologique transcendantal) et dont la concrecence n'est plus entravée par un tiers englobant quel qu'il soit (le monde la plupart du temps) : comme concrecence elle s'en trouve libérée, et ce tiers englobant « *ausgeschaltet* ». La *Schaltung*<sup>48</sup> transcendantale de la concrecence, perdue dans le monde, aliénée à elle-même, est reconduite au-dedans de la vie transcendantale (i.e. de la corrélation constituante) et rendue aux parties concrecentes elles-mêmes. C'est ainsi que Husserl, dans le § 76 du chapitre intitulé « Les structures générales de la conscience pure » s'exprime de la sorte :

« La doctrine des catégories doit donc intégralement partir de cette distinction au sein de l'être qui est la plus radicale de toutes, entre l'être comme *conscience* et l'être comme être « *s'annonçant* » [sich bekundendes] dans la conscience ; comme on le voit, elle ne peut être acquise et légitimée dans

---

48. Ce terme de *Schaltung* appartient à Hans Lipps. On ne peut que saluer l'énorme importance des travaux de Guy van Kerckhoven à ce sujet. Notamment dans l'ouvrage précieux *L'attachement au réel : Rencontres phénoménologiques avec W. Dilthey et le cercle de Göttingen, G. Misch, H. Lipps*. Vol. 7 des Mémoires des annales de phénoménologie. Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens, 2007. Les analyses, extrêmement fines, contenues dans ce volume et autres articles de Guy van Kerckhoven mériteraient pour notre part, d'être reprises sous l'aspect de la méréologie, tentant notamment un rapprochement entre l'« enclenchement » et la concrecence.

Notons, par ailleurs, que si l'*Ausschaltung* est bel et bien est une interruption – et, selon Fink, une ré-intensification – de la *Schaltung*, elle n'est pas à confondre avec un « défaut » de la *Schaltung*, comme c'est le cas, par exemple, dans l'embarras et l'analyse qu'en fait Guy van Kerckhoven en s'inspirant de Hans Lipps. De la même façon, il est erroné, nous semble-t-il, d'aller jusqu'à assimiler, comme d'aucuns l'ont fait, l'*epoché* phénoménologique (comme *Aus-schaltung*) à des situations de « perte de l'évidence naturelle » couplées à certains cas de psychose (qui sont de l'ordre d'un non enclenchement ou d'une demeure, certes angoissante, dans une situation de *Vor-schaltung*, toujours déjà maladroitement enjambée).

toute sa pureté que par la méthode de réduction phénoménologique. Cette relation éidétique entre l'être *transcendantal* et l'être *transcendant* est le fondement des relations entre la phénoménologie et toutes les autres sciences, [...] »<sup>49</sup>.

Quelle est « cette distinction au sein de l'être » « la plus radicale » et cependant traversée de rapports éidétiques ou, dans les niveaux les plus archaïques, de rapports schématiques joignant *nécessairement* ce qui est, *néanmoins, absolument différent* ? C'est, on l'aura compris, la distinction, entre les termes de l'a priori corrélationnel, c'est-à-dire, entre les termes du vécu au sens transcendantal, et dont les exemples, canoniques, sont, par exemple, le rapport entre le percevoir et le perçu, l'imaginer et l'imaginé, etc. Le percevoir est *inséparable* du perçu, n'est *concret* ou plutôt *concrétisé* comme percevoir que comme *le* percevoir de *ce* perçu, tout comme le perçu ne se tient *phénoménologiquement* que de et « dans » l'acte de percevoir.

« On peut donc dire d'une façon générale : en elle-même la perception est perception de *son* objet ; à toute composante que la description dirigée « objectivement » fait apparaître du côté de l'objet, correspond une composante réelle [*reelle*] du côté de la perception : bien entendu dans la mesure seulement où la description se conforme fidèlement à l'objet tel qu'il « s'offre » [*dasteht*] lui-même dans cette perception. Toutes ces composantes noétiques ne peuvent même être caractérisées qu'en recourant à l'objet noématique et à ses divers moments, par conséquent en disant : conscience *de*, plus exactement conscience perceptive *d'*un tronc d'arbre, de la couleur du tronc, etc. »<sup>50</sup>

L'éidétique phénoménologique transcendantale, les essences transcendantales à proprement parler, ne tirent leur richesse que de l'universalisation plus ou moins accomplie, des rapports de dépendance méréologique d'éléments qui pourtant – insistons là-dessus – n'ont ontologiquement rien à voir entre eux, mais qui se trouvent réunis et *doivent* être réunis, par essence, dans un même tout, pour que chacun de ses termes soit vraiment ce qu'il est. La synthéticité ou, si l'on veut, la *non* analyticités en régime de phénoménologie transcendantale tient au fait que les parties du vécu réduit – subjectivité constituante, monde constitué – se trouvent *de part et d'autre* dudit *Abgrund*, qu'elles relèvent de deux *genres d'« être »* dont la différence s'avère, en fait, bien plus radicale que les *différences* de genre et d'espèce conformant les a priori matériels régionaux auxquels se réfèrent les *Recherches Logiques*. La légalité éidétique ou le caractère apriorique des légalités éidétiques transcen-

49. *Ideen I*, trad. fr. cit. p. 243

50. *Ideen I*, trad. fr. cit. p. 339

dantales striant la nommée *Ur-region* « conscience transcendante » – « *Ur-region* » et pas, tout simplement, « *Region* », car elle ne s’oppose à rien au sein d’un tiers englobant – tient au fait qu’il s’agit chaque fois d’*eidè* issus, moyennant la variation eidétique, de l’intuition eidétique d’un rapport de *dépendance* entre parties. Cette richesse de légalités eidétiques non analytiques découle de l’inversion du rapport naturel de fondation par inclusion, par suspension du supposé *porte-à-vrai* du monde, de son caractère englobant et, partant, prétendument fondateur. Or cela ne peut se faire qu’en mettant radicalement hors circuit les opérateurs ensemblistes d’inclusion et d’appartenance (inhérents à l’attitude naturelle), pour en faire l’économie radicale en termes de rapports de dépendance méréologique<sup>51</sup>. C’est ce qu’accomplit, exemplairement, la réduction transcendante.

Rappelons donc à ce sujet, afin d’explicitier ces allusions à l’« ontologie de fond » de la première édition des *Recherches Logiques*, que la phénoménologie s’y comprend comme psychologie descriptive, donc comme science *régionale* dont l’objet, à savoir les vécus de conscience, relève d’une région *appartenant* – sans guillemets et au sens plein du terme – au tout du monde. Monde et flux des vécus de conscience sont deux tous, la « complexion » (*Komplexum* est le mot que Husserl utilise à plusieurs reprises<sup>52</sup>) des vécus étant un tout relativement indépendant au sein du tout englobant du monde où, évidemment, la catégorie de causalité est en vigueur.

L’« objet intentionnel » apparaît, certes, à la conscience, mais est tenu à l’extérieur de l’analyse<sup>53</sup> même si, de fait, il guide l’analyse phénoménolo-

---

51. Nous pensons que la méréologie peut fournir des éléments tout à fait intéressants pour aborder ces éléments de logique phénoménologique ou « relations ontologiques primaires » (supprimées par les opérateurs ensemblistes) et auxquels fait allusion Gian-Carlo Rota dans ce texte : « La tâche à venir est de développer les structures de la phénoménologie génétique (qui, comme le disait Merleau-Ponty, coïncide avec la *logique inductive* tant souhaitée) jusqu’à atteindre un niveau de rigueur bien plus grand que celui de la logique mathématique. Le point de départ pourrait être la formalisation des relations ontologiques primaires supprimées lorsque les relations d’inclusion ( $\subset$ ) et d’appartenance ( $\in$ ) furent introduites par la théorie des ensembles. En grappillant dans la littérature phénoménologique l’on pourrait proposer l’analyse de relations telles que : *a* manque de *b*, *a* est absent de *b* (nous invitons le lecteur à décrire selon des termes précis la différence entre l’absence et la classique “non appartenance”), *a* révèle *b*, *a* plane sur *b* (comme “la menace de l’erreur plane sur la vérité”), *a* est implicitement présent en *b*, “l’horizon de *a*” et ainsi de suite. D’un très grand intérêt scientifique est d’ailleurs la relation de *Fundierung*, parmi les découvertes logiques les plus importantes de Husserl. » (p. 114, tiré du texte « Husserl et la réforme de la logique » dans Gian Carlo Rota, *op. cit.*).

52. Comme l’a montré Agustín Serrano de Haro dans “Fenomenología transcendental y ontología”, *op. cit.*

53. « Für die reell phänomenologische Betrachtung ist die Gegenständlichkeit selbst nichts ; sie ist ja, allgemein zu reden, dem Akte transzendent. » *Hua. XIX/1*, p. 427.

gique. Le rapport entre l'objet intentionnel et le vécu est un rapport mystérieux, non analysable phénoménologiquement, entre des éléments que la 1<sup>ère</sup> édition des *Recherches* interprète comme deux tous concrets « relativement indépendants ».

En gros, la concrescence *transcendantale* du sens du transcendant ne pouvait être cernée qu'à être pensée comme partie dépendante de la noèse car c'est ainsi que réapparaît, au sein de l'analyse phénoménologique et nécessairement en régime de réduction transcendantale, la complexité du monde, et ce jusqu'à la notion d'horizon comme élément phénoménologiquement analysable, non seulement *du côté du noème* selon toutes les intrications des horizons internes et externes, mais *aussi* du côté, *plus inapparent*, de la noèse, ou, somme toute, du vécu, comme *profondeur de la vie transcendantale qui y répond*<sup>54</sup>, qui s'y tient, depuis le côté « subjectif » ou plutôt « *leiblich* » d'un tout concret en train de se faire, jamais totalisé, et jamais totalisable comme « monde » ou « univers » englobant. À la pointe des synthèses passives de la vie transcendantale dans son caractère inlassablement *leistend* se tient *toujours* « quelque chose » qui, proto-objectal, y répond, de l'autre côté dudit « *Abgrund des Sinnes* », quelque chose qui, pour ce qu'il en est des synthèses passives, est pré-intentionnel ou plutôt proto-intentionnel, et qui justement *ne se tient que* de telles synthèses passives *sans, pourtant, s'y réduire ou s'y résorber*, et qui, *en retour*, concrétise ces synthèses passives, au sein de cette corrélation qu'est la vie transcendantale, comme si ce copeau d'altérité concrète à même le vécu en marquait la nuance *transcendantale* par rapport à tout vécu psychologique, voire par rapport à tout réductionnisme psychologique.

La réduction méréologique que mène ledit « tournant transcendantal » est une réduction à la concrescence « noèse-noème ». Concrescence « noèse-noème » entendue en termes génériques et structuraux, c'est-à-dire, concrescence susceptible, au sein du vécu transcendentale réduit et de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes* qui le traverse, d'être architectoniquement *approfondie*, bien en-deçà de la concrescence « noèse-noème » *stricto sensu*, *et* dans les profondeurs du monde, *et* dans les profondeurs de la vie transcendantale. En deçà de tout débat réalisme-idéalisme, la réduction transcendantale comme réduction méréologique est une réduction à la concrète et irréductible altérité du noème par rapport à la noèse : c'est de creuser dans la *dépendance méréologique* la plus profonde que cette concrète altérité – le *sens de son indépendance* comme *indépendance de son sens* – devient d'autant plus manifeste. Cet apparent paradoxe aura constitué la matrice de la plu-

---

54. Par exemple sous la forme de kinesthèses actuelles ou potentielles, ou même de *Stimmungen*.

part des malentendus concernant le nommé « idéalisme » de la « phénoménologie transcendantale ».

Il faut insister sur l'effet proprement phénoménologique qui résulte du pari méréologique consistant à considérer l'un des membres de la corrélation transcendantale comme « partie » dépendante au sein d'un tout concret, celui de la corrélation transcendantale. L'effet de concrecence qui *dormait* dans cette partie est libéré ou déclenché du fait de sa non inclusion ensembliste dans un tout omni-englobant : elle devient transpassible à d'autres parties. En effet, cette conséquence phénoménologique (à déclenchement méréologique) se répercute sur l'autre membre de la corrélation dont la concrecence s'en trouve tout aussi bien, et corrélativement, déclenchée. Par ailleurs, le déclenchement transcendantal de la concrecence ne s'étale pas seulement – depuis la partie concrète apparaissante du vécu – dans le sens d'un dépassement noématique de l'intention dans l'intention à l'infini (toujours en vue de sa concrétude) au gré des inextricables implications intentionnelles (où ce serait justement « couper » ou « s'arrêter » ou « tabler » qui seraient abstraits) : plus profondément, il entraîne un re-déclenchement ou remise en jeu de la concrecence du tout de la corrélation transcendantale, et donc *exige* aussi, et même, comme on le disait, « plus profondément », un apport en concrétude qui puise dans la « partie » vécue du vécu transcendantal (vécue et non apparaissante), et ce en toute conséquence (de corrélativité) *transcendantale-méréologique*. Une partie profonde du vécu s'en trouve alors relevée, phénoménalisée, *de* se trouver en corrélation méréologique de concrecence avec ce lointain apparaissant à l'horizon ou avec l'apparaître du monde de l'horizon. Quelque chose du vécu con-sonne depuis le plus profond d'une subjectivité, comme si le plus archaïque, « de toujours et à jamais » du monde réveillait aussi le plus archaïque du côté de la vie. Cette concrecence n'est pourtant possible qu'au sein de ce « tout » qu'est le vécu transcendantalement réduit.

Or voilà que la stricte observance de cette rigueur méréologique est étonnante chez Richir, comme si, à force d'avoir été phénoménologiquement très concret, il avait observé ces préceptes méréologiques sans avoir à s'en rendre compte, de façon entièrement opératoire. C'est ainsi que l'on retrouve, à tous les pas, mais aussi dans le plus archaïque, une exigence méréologique de connivence entre *Stimmungen* et Mondes, entre les schématismes de monde hors langage et ce que l'affectivité en ressent ; autrement dit, le proto-ontologique s'atteste aussi, et même de façon éminente, dans l'affectivité, en concrecence profonde avec les *Wesen* sauvages qu'elle met en mouvement ; les futurs et passés proto-ontologiques de l'affectivité le sont *aussi* de monde(s), les contrastes en intensité des affections sont couplés avec les *phantasiai* pures qui y transparissent, tout comme, à un niveau un peu moins



archaïque, les *Bilder*, *Apparenzen* ou *Phantome* transparaisent dans les interstices des sensations kinesthésiques (les exemples sont trop nombreux pour être énumérés). Si l'on se place au registre le plus archaïque (donc en deçà du registre architectonique de la corrélation noético-noématique), il vient qu'une ou des *phantasiai* sont absolument inséparables de ce qui, ne relevant plus de l'abîme du monde – au sens phénoménologique – relève, par contre, de cet autre abîme qu'est le vivre, à savoir, d'une ou plusieurs affections. On pourrait même se demander, en guise de question limite (sur laquelle on aura à revenir vers la fin) visant à mettre à mal ladite « observance méréologique » dont fait preuve Marc Richir, si cette « structure » de concrescence méréologique est rompue dans le sublime ou bien si elle ne serait pas, plutôt, remise en jeu à l'aune de concrescences plus profondes<sup>55</sup>.

En effet, elle est rompue pour une part pour être sitôt remise en jeu<sup>56</sup>.

---

55. Une autre question limite où s'atteste pourtant ladite observance méréologique, est celle de l'idéalité et de son rapport, à la limite, avec une forme, étrange, d'affectivité. Il y a donc encore, pour autant qu'il y a expérience, concrescence entre la part « noématique » (extrême dans le cas de l'idéalité) et la part « noétique » ou vécue qui, dans le cas de l'idéalité, est émâciée et indifférenciée à l'extrême dans ce lieu paradoxal de l'extra-systole, lieu quasiment inhabitable qu'est celui du clignotement entre l'instant cartésien et l'instant temporel *non repris* en diastase. Contentons nous de relever trois passages – que nous soulignerons – du texte « Retour sur l'analyse critique de l'intentionnalité » contenus à la p. 72 des *Variations II*, page que l'on ne voudrait pas citer *in extenso*, mais à laquelle on peut se rapporter pour remettre les passages en contexte. Ces trois passages se réfèrent à l'étrange part ou le rien que partie « affectif » *pourtant !* en concrescence dans l'expérience d'intuition de l'*eidōs* :

« À nouveau, il n'y a pas d'autre issue pour sortir de cette impasse apparente que de dire que l'instant cartésien, et l'idéalité qui s'y "crée" *ex nihilo*, surgissent de la diastole de langage par une sorte d'*extra-systole*, au gré, dans cette situation, d'une "réplique" du "moment" du sublime, portant cette fois sur la *hylē* première vide, à savoir sur le "vivre" pris pour ainsi dire dans sa pureté, comme si l'affection habitant telle ou telle *phantasia* "perceptive" s'indifférenciait au point de retourner pour cet instant à la fois cartésien et temporel, à l'affectivité. [...] Ce qu'il faut comprendre, c'est que telle ou telle "réplique" du "moment" du sublime ne conduit pas exclusivement, dans l'émergence de telle ou telle *phantasia* "perceptive", à la stabilisation en présent de telle ou telle affection qui y est liée, mais peut pareillement conduire à une sorte de "moment" médiateur qui, au lieu d'amener à cette temporalisation en présent qui "individue" telle ou telle affection, amène au contraire à son indifférenciation, et cela parce que l'instant temporel ne se met pas à clignoter avec la diastase "remplie" ou plutôt concrétisée dans le présent de l'affection, mais avec l'instant cartésien qui y joue de façon "autonome" en clignotant avec l'instantané de la transcendance absolue ». « De la sorte, l'instant cartésien de la "création" (qui n'est pas, encore une fois, strictement identifiable à la position absolue) fait signe vers la transcendance absolue comme ce qui clignote *en excès* sur lui et sur l'affectation indifférenciée car coupée de son "élan" vers la temporalisation en présent. »

Les trois passages soulignés témoignent, même dans le cas limite de l'eidétique, de l'observance méréologique à laquelle on fait allusion. Nous avons traité de plus près la question dans l'article « Introducción a Variaciones II y a otros aspectos de la fenomenología de Marc Richir », dans *Eikasia*, n° 40, pp. 357-442, voir notamment les pp. 397-399.

56. Il faudrait évidemment analyser de façon critique l'équivalence que l'on est constamment, et tant bien que mal, en train de présupposer. À savoir, la supposée équivalence entre schématisation et concrescence.



Ainsi, une hypercondensation du tout de l'affectivité se met immédiatement en concrecence avec la question du sens, posée à nouveau, et ce de telle façon qu'à la radicalité du côté du « vivre » qu'est cette hypercondensation affective répond, du fond de l'autre abîme, celui du monde, tous deux abîmes non confondus, ce qui s'y trouve le plus à la pointe, à savoir les schématismes de monde hors langage, l'*autreté* de la transcendance physico-cosmique ; comme si, moyennant le suspens hyperbolique de la systole, se remettait en jeu cette concrecence d'irréductibilités abyssales ; remise en jeu par rapport à laquelle l'analyse phénoménologique est irréductiblement prise de court : en effet, la concrecence diastolique est toujours déjà entamée en langage.

Ainsi, quoiqu'il en paraisse, et malgré la nouveauté exceptionnelle de la thématique et des outils mis en place, il y a une fidélité à certains points de Husserl desquels Richir aura tiré toutes les conséquences.

Toute abyssale que soit chacune des deux parties, jamais ces deux abîmes comme parties concrecentes du (tout indéfini du) phénomène ne se confondent (en un sens, Merleau-Ponty et Michel Henry représenteraient, toutes proportions gardées, l'absolutisation de chacun des deux abîmes<sup>57</sup>) ; or c'est cela que Richir a su tenir ferme sachant que toute (dis-)solution moniste se paye, quoiqu'il en paraisse, d'une *perte en concrétude* ou d'une fausse concrétude noyée dans des massifs tels l'Être, la Nature, ou la Vie : autant de *porte-à-vrais* saturant le porte-à-faux de la concrecence réciproque et irréductible du vivre et du monde.

Un autre nom pour cette observance méréologique en est ce qu'il déclare être un certain « dualisme irréductible », en cela fidèle à Husserl, et à l'encontre de certains développements de Merleau-Ponty, de Heidegger ou même de Fink.

## 6. APPROCHE MÉRÉOLOGIQUE DE L'ÉPOCHÈ PHÉNOMÉNOLOGIQUE HYPERBOLIQUE

S'il est question de l'*epochè* phénoménologique hyperbolique, on ne peut pas, voire on ne peut *plus* – comme il est souvent malheureusement (et fâcheusement) le cas quand la question de l'*epochè* hyperbolique se pose – esquiver ce qui fait l'épaisseur irréductible de son anonymat phénoménologique, c'est-à-dire, la déclinaison de la question en termes de théorie transcen-

---

57. « Abîmes », entendons-nous bien, de l'un et l'autre côté de ce que Husserl appelle « abîme de sens (*Abgrund des Sinnes*) » et que Richir considère comme « non confondus », faisant droit, justement, à l'*Abgrund des Sinnes* qui les sépare et que la concrecence méréologique dans sa version « transcendantale » enjambe dans ce qui fait la per-tinence des termes du vécu transcendentale réduit.

dantale de la méthode. Autrement dit, on ne peut pas répondre à la question portant sur la spécificité de l'hyperbole en se limitant à exhiber certaines concrétudes « hyperboliques ». Ce n'est pas parce que l'on touche à certaines concrétudes « hyperboliques » que l'on comprend ce qu'est – ce que l'on a « fait » quand on a « fait » – l'*epochè* hyperbolique. S'acheminer vers une compréhension de l'*epochè* phénoménologique hyperbolique requiert donc, disait-on, de poser la question dans les stricts termes d'une théorie transcendantale de la méthode phénoménologique telle l'entendait Fink dans sa *VI<sup>e</sup> Méditation Cartésienne*. Ainsi, l'*epochè* phénoménologique hyperbolique abordée à l'aune d'une théorie transcendantale de la méthode revient à l'*explicitation de son anonymat phénoménologisant* : que « fait »-on au juste – sans trop bien le savoir – quand on « fait » l'*epochè* phénoménologique hyperbolique, et que l'on ne « fait » pourtant pas quand on accomplit l'*epochè* phénoménologique husserlienne ou même l'*epochè* méontique finckéenne ? Et, plus concrètement, *pourquoi est-ce précisément* l'*epochè* hyperbolique (et pas d'autres formes d'*epochè*) qui est la seule à même de libérer – et re-phénoménaliser – la concrescence de certaines concrétudes ?

*Poser* la question est important dans la mesure où, normalement, et hormis le problème d'un usage assez irréfléchi, voire nettement inflationniste, de l'adjectif « hyperbolique » dès qu'il est question de la phénoménologie de Marc Richir, on en donne soit une réponse – si tant est que l'on se pose la question – relativement tautologique, soit – ce qui, au fond, et dans ce cas, revient au même – une réponse qui ne se tient que sur le plan de la théorie transcendantale des éléments<sup>58</sup> et qui répond en se bornant à ré-exhiber les

---

58. C'est évidemment un défaut que nous avons commis pour notre part, qui se réfère, d'abord, à nous-mêmes. Une brillante exception quant à la réflexion sur l'hyperbole fut la conférence de Patrice Loraux prononcée en juin 2005 dans la cadre d'une journée organisée par la Société Française de Daseinsanalyse et dédiée à l'ouvrage de Marc Richir *Phantasia, Imagination, Affectivité*. L'abord, extrêmement puissant, original fut, aussi, *frais*, car absolument exempt de paraphrase, entamé qu'il fut depuis les repères de la pensée grecque et – pour reprendre les termes de Patrice Loraux – dans « la langue des effectuations grecques de la pensée », que le conférencier reconnaissait comme étant la sienne. En tout cas, il aura été pour nous d'une énorme inspiration. Cette conférence n'est pas, à ce que nous sachions, publiée, et nous ne devons d'y avoir eu accès qu'à la faveur de l'enregistrement qu'en fit notre ami Yves Mayzaud. Cette conférence est, à ce que nous sachions, l'un des seuls travaux abordant *frontalement* la question de l'*epochè* hyperbolique. Elle eut le mérite de rentrer dans l'« anatomie architectonique » de l'*epochè* hyperbolique, dans son caractère foncièrement opératoire, son anonymat phénoménologisant (même si elle le fit dans d'autres termes).

C'est justement ce que l'on ne fait pas – on passe littéralement à travers sans remarquer l'épaisseur de l'anonymat phénoménologisant proprement hyperbolique – quand on se borne à dire – comme nous l'avons fait nous-mêmes – qu'il faut l'hyperbole pour (pouvoir) mettre entre parenthèse les repères de l'institution symbolique. Ce qui est juste mais nous semble aujourd'hui, à notre sens, insuffisant ou insatisfaisant. Ce à quoi il faudrait, en fin de compte, répondre, est, justement, à cette autre question : *pourquoi est-ce précisément* l'*epochè*

*résultats* de l'épochè hyperbolique, à savoir, les phénomènes dont Richir traite, ou à énoncer son *desideratum* de façon plus ou moins vide<sup>59</sup>. On traverse la question de l'hyperbole sans en lever l'anonymat phénoménologisant, c'est-à-dire, sans retracer de façon concrète ce qui, au juste, a été fait – a *dû* être fait – pour se frayer un accès à de telles concrétudes. On passe au travers sans s'attarder dans l'explicitation de l'*articulation* du premier terme de la kinesthèse phénoménologisante (i.e. l'opérativité implicite de l'*épochè* hyperbolique, objet de la théorie transcendantale de la méthode) avec le

---

hyperbolique et pas un autre faire phénoménologisant qui réussit ou a, et comment, des chances de réussir une telle mise hors circuit ? En fin de compte, tous les faire phénoménologisants ont, bien évidemment, vocation de « radicalité » : il ne suffit pas de vouloir mettre hors circuit l'institution symbolique pour y parvenir.

Cette non réponse est, par ailleurs, coextensive de cette autre qui considère que l'hyperbolique de la pensée est dû à l'institution symbolique. Encore une fois, on ne va pas à la source. Ce qu'il faut sonder est justement la *matrice phénoménologique* de l'hyperbolicité ; matrice phénoménologique sur laquelle *prend*, par après, une institution symbolique. Voilà une autre façon – qui y est corrélée – de dire cette insatisfaction ou insuffisance dans l'explicitation de l'hyperbole (dans son anonymat phénoménologisant) : le Malin Génie n'est pas le fait exclusif de l'institution symbolique : il y a, en écart du symbolique, une comparaison intrinsèquement phénoménologique du « Malin Génie » – sûrement pas comme *Malin Génie*, le terme relevant, bien entendu, d'une institution symbolique. À rebours de toute intrigue symbolique, il y a déjà la matrice-phénoménologique-« Malin Génie » (et son le *situs* architectonique) – tous deux à expliciter – matrice sur laquelle vient se greffer le *Malin Génie* sous les divers visages symboliques qu'il peut prendre.

La conférence de Patrice Loraux reste, en tout cas, l'une des seules tentatives que nous connaissons de s'attaquer à ces problèmes frontalement, sans prendre d'emblée, pour le dire ainsi, les « résultats » du mouvement de l'hyperbole (à ne pas confondre avec le double mouvement du schématisme lui-même : ce serait refaire la même erreur dénoncée) pour son explication ou plutôt – en régime phénoménologique – son explicitation.

59. Mise en suspens de toute positivité ontologique, de tout repère symbolique, de toute stabilité... certes, mais *comment* y arrive-t-on et comme se fait-il que l'on y arrive ! ? Il ne suffit pas de le vouloir pour le pouvoir. Autrement dit, pour y arriver on fait quelque chose qui n'est pas simplement le fait de « vouloir » effectuer de tels suspens mais qui, justement, *permet* de les effectuer. Il y a, dans tout cela – et c'est ce qu'il faut bien saisir – quelque chose qui est foncièrement de l'ordre d'une *trouvaille*. Mais d'une *trouvaille* non assimilable aux concrétudes phénoménologiques (hyperboliques) par là rencontrées. Une trouvaille qui est de l'ordre de la théorie transcendantale de la méthode : la trouvaille d'un *levier*, du levier *spécifiquement* hyperbolique. C'est bien cela qu'il s'agit de mettre en lumière. On ne prétend pourtant pas qu'il faille le savoir pour y arriver (sans quoi il n'y aurait pas d'anonymat phénoménologisant). Évidemment pas ; d'autant plus que l'*épochè* hyperbolique peut et a même souvent un caractère inopiné, voire non nécessairement méthodique comme le montrent, par exemple, les développements de Ricardo Sánchez Ortiz de Urbina sur l'*épochè* esthétique (cf. l'extraordinaire article « L'obscurité de l'expérience esthétique » dans le numéro de 2011 des *Annales de Phénoménologie*). Or cela n'évacue pas la question et ne la rend pas, non plus, oisive ou inutile : tirer au clair, un tant soit peu, l'anonymat phénoménologisant qui est à l'œuvre dans l'*épochè* phénoménologique hyperbolique nous apprend bien des choses et sur les concrétudes hyperboliques et sur le soi qui y a accès, et ce justement sous l'espèce de ce qu'est le propre de la concrecence hyperbolique au sens générique (question que nous ne pourrions aborder de façon satisfaisante que dans une deuxième partie de cet article).

second (i.e. les phénomènes auxquels *seule elle* peut ouvrir, objets de la théorie transcendante des éléments)<sup>60</sup>.

6.1. « Abgrund des Sinnes » et « Kluft » *phénoménologisants*. La « méréologisation » évanescence de l'écart non schématisé.

Auprès de l'*Abgrund des Sinnes*, auprès de la différence abyssale entre les abîmes non confondus du vivre et du monde, il est un autre abîme qu'il est nécessaire de prendre en compte pour approcher la spécificité de l'*epochè* phénoménologique hyperbolique. Il s'agit de la *Spaltung* (encore dans les termes de Fink) ou de l'écart entre le moi phénoménologisant et le transcendantal<sup>61</sup>, écart ou *Spaltung* auquel Fink, dans sa *VI<sup>e</sup> Méditation Cartésienne*, se réfère avec le terme de « *Kluft* ». Qu'est-ce à dire et comment en parler méréologiquement (pour autant que l'on essaye de poser les bases d'une approche méréologique de l'*epochè* hyperbolique et des concrescences – en/de concrétudes – proprement hyperboliques) ? Reprenons le problème depuis la phase de présence.

Il vient que, comme on l'avait vu quand il fut question de la proto-indivuation de la phase de présence comme telle, le parcours schématisant « en présence », tenu en haleine par les concrescences sans cesse rejouées, a lui aussi quelque chose de « concret », se frotte, par contremouvement phénoménologisant, aux concrescences, et cependant, comme on l'aura compris, il n'est pas aisément « méréologisable » : c'est cette dualité de l'écart à laquelle on a fait allusion<sup>62</sup> qui *complique* le « tout » – s'il en est un – « méréologique » *non pas du phénomène mais (du tout) de la phénoménalisation* ; il semblerait que ce parcours schématisant ne soit pas « concret » *dans le même sens que* celui de la concrétude en vue de laquelle il se fait, ou, pour le dire de façon plus complexe et plus complète, « selon laquelle *concréscence* » il [ce parcours schématisant] s'étend. On *sent* bien que son « extension » ne peut

---

60. Nous prétendons répondre de façon plus satisfaisante (qu'on ne le fera ici) à la question dans une deuxième partie de cet article qui, une fois posées les instruments d'analyse, procédera en sens inverse, commençant par l'hyperbole.

61. Scandé à son tour, et comme on a vu, par cet *Abgrund des Sinnes* enjambé dans le rapport méréologique de concrescence comme concrescence proprement « transcendante » et non pas, disons, « intrarégionale » comme c'est le cas des concrescences que les *Recherches Logiques* prennent en compte : soit, du côté de cette partie indépendante qu'est la région monde, les concrescences configurant les ontologies régionales (par exemple l'ontologie de la chose physique où entrerait en ligne de compte la concrescence entre la forme, la couleur et l'extension) soit, du côté de cette autre partie indépendante qu'est la région conscience, les concrescences formant le vécu et répondant à ces lois (concréscences entre les moments, eux non indépendants, de hylè, sens de l'appréhension, qualité et matière intentionnelles).

62. L'exposé le plus clair se trouve dans le texte « Du statut phénoménologique du phénomène », dans *Variations II*.

pas seulement être le fait des « écarts intraschématiques » (cf. *Variations II*) au gré desquels a lieu la condescence *de* la concrétude (dont elle est la phase de présence). On sent que l'« extension » de la phase de présence s'éploie aussi, et même plus profondément, « du haut » d'une *déhiscence de non coïncidence* qui fait tout son « jeu », son porte-à-faux, et qui, selon Richir, se situe, en dernière instance (cf. *Appendice II des Variations II*), sur la trace en fuite de la transcendance absolue pure (et non absolue physico-cosmique).

C'est dans cet écart, non pas schématique mais en écart par rapport au schématisme, que se loge l'architectonique ou la matrice microscopique, à même la petite monnaie phénoménologique, de cette diffraction apportée par l'autre écart, sorte d'angle microscopique qui pourra être déployé par après dans tout son éventail architectonique.

En tout cas et comme on l'a suggéré, il ne saurait y avoir de condescence du faire phénoménologisant (lui-même entendu comme « architectonisant ») avec la condescence proprement phénoménologique<sup>63</sup>. Autrement dit, il n'y a pas, *au premier degré*, de schématisation *du* phénoménologiser ou de schématisme *de* la phénoménologisation<sup>64</sup>. Il n'y a de schématisme de la phénoménologisation qu'au deuxième degré : à savoir, des schématismes de la phénoménalisation induits *par* phénoménologisation. Cette manière de la déhiscence, manière d'amener la condescence, de *l'intensifier* (Fink), de

---

63. Un corolaire de cette non condescence, signalé plus haut, est à chercher en ceci qu'*il n'y a pas non plus de condescence du tout de l'architectonique*, mais seulement des condescences « à l'intérieur de » *chaque* registre architectonique (sans que, bien évidemment, une architectonique donnée, ne soit le dernier mot : elle est forcément sujette à révision), selon des rythmes et scansion propres à chaque registre, comme si chacun d'eux avait sa sensibilité ou syntonie méréologique propre, ses latitudes de condescences plus ou moins repérables ou reconnaissables (bien qu'aucunement de façon eidétique). Ainsi, les « parties » de l'architectonique que sont les divers registres ne sont pas en rapport de condescence, ne sont pas les « moments » d'un supposé tout (que, justement, l'architectonique n'est pas).

Cette non condescence entre registres architectoniques (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de passages en *hiatus* entre registres) est certes due au fait que la pluralité de registres architectoniques est en un sens rendue possible par l'écart non schématique qu'il y a à l'intérieur de l'écart schématique et qui est à l'origine de la non coïncidence de la pensée avec elle-même. L'architectonique n'est que le déploiement macroscopique de cet écart de non coïncidence, trace de la transcendance absolue pure, et qui, justement, fait que les écarts intraschématiques (dont le référent est la transcendance absolue physico-cosmique) ne soient pas entièrement aveugles.

64. À notre avis, cela n'est pas sans rapport avec le fait que la formalisation de la méréologie par Lesniewski n'admet pas, contrairement à la théorie des ensembles, de métalogue au sens propre du terme ; ce qui ne veut pas dire que l'on ne puisse pas parler de la méréologie, et même en parler méréologiquement. On le peut, mais selon d'autres repères, d'autres butoirs ou pierres de touche qui, toutes méréologiques qu'ils soient, *ne sont plus* de l'ordre de la condescence. Il y a par exemple un réinvestissement par le faire phénoménologisant lui-même des « tous catégoriels ». Nous avons développé cet usage dans l'article cité « Manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico ».

concentrer la *Schaltung transcendante* (d'en empêcher la dérivation, voire l'aliénation) n'est pas *en* elle-même de l'ordre de la concrescence phénoménologique. C'est une déhiscence non concrescente, faute de quoi elle ne serait pas vraie déhiscence ; ou ne serait, tout au plus, qu'apparence de déhiscence reprise, au loin, par une concrescence toujours plus profonde.

Ce « rien », cet écart non schématique (par rapport et aux concrétudes schématiques et au schématisme lui-même), n'est plus « dans » la concrétude mais – pour reprendre le mot de Fink – est « *dabei* », est *auprès de* la concrétude, *y* contribue<sup>65</sup> sans *en*<sup>66</sup> faire partie : il y va de cette étrange *contre*-partie qui est à *part* du tout en concrescence – indéterminée – des concrétudes phénoménologiques, *contrepartie* à *part* (écart restant à l'écart) qui, de ne pas *en* être, contribue à la concrescence en concrétudes en *y* faisant, pour le dire ainsi, le vide (ces « appels d'air » ouvrant à des « béances » dont parle Richir ; au fond béances de concrescences inachevées et toujours en cours).

En effet, pour reprendre les concepts de Fink, le moi phénoménologisant est bel et bien dans une identité d'être avec le moi transcendantal, mais est aussi, en tant que moi phénoménologisant, à l'autre bord d'un abîme, d'une *Kluft*, qui n'est pas l'abîme de sens séparant les profondeurs abyssales du monde et du vivre, qui est une coupure située sur un autre vecteur, certes irréductiblement composé avec le premier (i.e. à celui, schématique, dont le « terme » est la transcendance absolue physico-cosmique). Se tenant dans ce lieu étrange de *l'apo* de *l'apo-phainesthai*, il est, nous dit Fink à plusieurs reprises dans sa *VI<sup>e</sup> Méditation*, « *pur pour soi* », n'a aucune entité *ni* ontique (l'en soi hors de soi du constitué) *ni même* méontique (l'en et pour soi du transcendantal ou de la corrélation constituante). Ce « *dabei sein* » est cette façon de l'à *part* phénoménologisant qui, d'être à part, sans (en) être partie, contribue à la concrétude de ce qui se phénoménalise, à la concrescence des parties faisant inlassablement concrétude(s) sous l'horizon – pour reprendre les termes de Richir – de la transcendance absolue physico-cosmique.

L'à *part* phénoménologisant se meut sur le vecteur de *l'apo*– ouvert par cette autre « autreté » qu'est la transcendance absolue pure, selon un clignotement (avec la transcendance absolue pure) qui, cette fois-ci, est « non schématique »<sup>67</sup> ou « an-harmonique »<sup>68</sup> et ne fait pas, à proprement parler, et au

65. Elle est *au travail de* la concrétude : c'est l'autre sens, complémentaire, de « *dabei* » : être en train de, et, plus concrètement, être « les mains à la pâte ».

66. Patrice Loraux fit, lors de la conférence citée, un usage extrêmement intéressant et profond du « y » locatif et « en » partitif français pour aborder certains aspects de l'*epochè* hyperbolique chez Marc Richir.

67 Sur ce point le texte cité « Sur le statut phénoménologique du phénoménologue » inclus dans *Variations II*.

68. Cf. les *Variations sur le sublime et le soi*. J. Millon, Grenoble, 2010.



sein de ce vecteur lui-même, concrescence ou concrétude : rien ne *prend*, rien ne s'y schématise.

L'opérer phénoménologisant se fait depuis le bord d'un « levier », levier qui peut être méréologique (mais il y en a sûrement d'autres ; autant de formes, toujours à redécouvrir ou à découvrir, de mettre les matériaux de l'institution symbolique à contribution, par une sorte de crispation sur eux-mêmes), extrémité de ce qui est, avions nous dit, une sorte de « kinesthèse phénoménologisante », et dont le « conséquent », la « répercussion », est d'induire, à l'autre extrême de la kinesthèse phénoménologisante, des schématisations de rien(s) intraschématiques. Au fond tout « schématisé » au sens propre se « situe » sur le « plan » ou « vecteur » à l'extrême pointe duquel se « trouve » cette autre autreté qu'est la transcendance absolue physico-cosmique.

Autrement dit, toute schématisation se fait nécessairement eu égard à la transcendance absolue physico-cosmique, ce qui, par ailleurs, constitue l'un des problèmes de toute mystique en général, à savoir, celle d'être confrontée à l'*impossibilité*, dès lors que quelque chose se concrétise ou cherche à l'être, de demeurer dans le vecteur – « pur pour soi » du moi phénoménologisant – ouvert en aspiration par la transcendance absolue pure : les clignotements qui s'y jouent ne sont pas schématiques, ne schématisent rien<sup>69</sup>. Tout à dire

---

69. Notons que l'engagement de la diastole est strictement coextensif de ce « moment » insituable (qui est celui de l'instant cartésien, encore en clignotement avec l'instantané de la fuite infinie de la transcendance absolue pure) où le tout de l'affectivité entre en contact avec elle-même à l'aune de la question du sens et à l'horizon de la transcendance absolue physico-cosmique. Ainsi, c'est de ce sens, massif, qu'il y a progrédience et rétrogrédience schématiques. C'est l'affectivité – et pas la transcendance absolue pure – qui se réfléchit sous l'horizon de la transcendance absolue physico-cosmique dans laquelle s'est « déclinée » – nous dit Marc Richir – la transcendance absolue pure (il ne s'agit donc pas de deux transcendances ontologiquement distinctes mais de deux moments, eux, par contre, bel et bien phénoménologiquement distincts). Autrement dit : il ne saurait y avoir de progrédience et rétrogrédience de la fuite infinie de la transcendance absolue pure. Cette fuite infinie se fait en rupture de toute réversibilité et de toute réflexivité, fût-elle aveugle et sans concept. C'est bien pour cela que le clignotement de la transcendance absolue pure est un clignotement *non schématique*.

La fuite infinie de la transcendance absolue pure se fait donc en rupture de toute réversibilité et à l'écart de toute réflexivité (elle n'est nullement prise en chiasme par la progrédience et rétrogrédience schématiques). La transcendance absolue physico-cosmique est, quant à elle, certes aussi (mais en un autre sens, en rapport avec la transcendance relative du schématisme par rapport au soi) en rupture de toute réversibilité (cf. « Langage, Poésie, Musique » dans *Variations I, op. cit.*, notamment p. 28) mais *aucunement*, contrairement au moment phénoménologique de la transcendance absolue pure, en rupture ou à l'écart de toute réflexivité. En effet, la transcendance absolue physico-cosmique se trouve, comme référent ultime, à la pointe de toute réflexivité phénoménologique (donc prise en chiasme entre la progrédience et la rétrogrédience schématiques) et, au premier chef, à la pointe de la réflexivité de l'affectivité en contact avec elle-même dans l'insituable engagement de la diastole. C'est à Sacha Carlson que je dois d'avoir attiré mon attention sur cette différence entre « réversibilité » et « réflexivité », et partant de pouvoir, moyennant la nuance entre ces deux termes, mettre en lumière une différence *phénoménologique* entre ces deux sens de la transcendance.

tourne ou fait irréductiblement rotation en concrescence (selon cette translation toujours entamée qu'est la diastole au cœur de la systole) *vers* l'horizon du monde, ou, comme le dit Richir dans l'appendice II aux *Variations II*, « se décale » vers la transcendance absolue physico-cosmique. Or c'est justement là que se manifeste la radicalité de la transcendance absolue physico-cosmique, sa profondeur, comme transparaisant au bout de toutes les concrescences, contribuant à distance à leur épaisseur phénoménologique (comme leur référent ultime), et ce malgré l'apparence a-cosmique qu'ont certaines de ces concrescences<sup>70</sup>. Cette expérience (par exemple d'impossibilité d'une certaine mystique, qui souffre, inéluctablement ce « décalage ») est ce qui révèle *a contrario* la profondeur non « mondaine », toujours à recreuser, et proprement hyperbolique de ce que l'on doit entendre, phénoménologiquement, par « monde ».

## 6.2. *Aperçus provisoires sur l'hyperbole phénoménologique et les concrescences hyperboliques*

Quelle est, à proprement parler, la spécificité de l'*époque* phénoménologique hyperbolique ? Pouvoir cerner la spécificité de l'*époque* hyperbolique par rapport à l'*époque* que propose Fink – et le faire dans les termes de Fink lui-même – est l'une des clefs ouvrant à la compréhension de l'hyperbole phénoménologique. Bornons nous, dans le cadre de cet article, à apporter certaines pistes visant à éclairer la question de la différence Richir-Fink, de l'apport que l'hyperbole richirienne constitue par rapport à l'*époque* méontique et la déshumanisation finkéennes.

La déshumanisation de la réduction amène à une ré-incarnation transcendante, mais ouvre aussi au danger d'une *désincarnation*, problème que Fink n'a jamais vraiment traité de front. En effet, le problème de la désincarnation ne se recoupe pas avec celui de la mondanéisation. Le plus profond du problème de la désincarnation (dont l'hyperbole est la matrice phénoménologique) se joue *au sein du* transcendantal et concerne l'identité dans la différence entre moi phénoménologisant et moi transcendantal ; ce qui ne veut évidemment pas dire que cette identification – ou pas – ait nécessairement une influence sur la problématique, quelque peu différente, de la mondanéisation.

---

70. Apparemment subjectives, auto-affectées, non mondaines, voire divines. L'expérience de cette impossibilité à demeurer, à se rassembler en acquis ou en être au sein du vecteur ouvert par la transcendance absolue pure est en corrélation avec l'*époque*, à jamais refaite, de tout codage symbolique de la transcendance absolue physico-cosmique (comme « monde », comme « Univers » ou « cosmos », ou « physis »), problème que l'on oublie trop souvent, et qui, en fait, est corrélatif du codage de la transcendance absolue pure (comme instituant symbolique).



En tout cas, *la question de la désincarnation ne peut se poser que moyennant l'époque hyperbolique*. C'est à l'aune de cette question que l'on cerne le mieux la spécificité de l'époque hyperbolique richirienne. Cette époque est dite « hyperbolique » d'aller, justement, jusqu'à se mettre en suspens<sup>71</sup> elle-même. La nuance du « réflexif » est essentielle au sens de l'« hyperbolique ». Les concepts finkéens nous permettent une formulation précise de ce type de suspension qu'est l'époque hyperbolique. En termes finkéens, elle est hyperbolique d'aller jusqu'à *mettre en suspens l'assignation ou adresse intraréductive du moi phénoménologisant au Vorsein du transcendantal* (chose que Fink n'ose et ne « bouscule » jamais) : voilà, à notre avis, une possible formulation de ce que l'hyperbole suspend au juste (ce qui ne veut pas dire que d'autres suspensions en découlent, comme en cascade ; or nous pensons que c'est là l'un des nerfs principaux de l'opérativité hyperbolique, extrêmement difficile à tirer hors de son anonymat phénoménologisant).

En effet, chez Fink, le moi phénoménologisant est, malgré son contremouvement, *toujours assuré de fouler le sol (méontique) du Vorsein transcendantal*, et c'est pour cela que le problème de l'incarnation, qui est pour une part en deçà du problème de la mondanéisation, ne se pose pas vraiment chez Fink. Autrement dit : la déshumanisation ne risque jamais d'aboutir à une dé-transcendantalisation. Le problème de l'incarnation (et, partant, de l'imminence de désincarnation) ne peut se poser qu'en régime d'époque hyperbolique au sens de Richir ; et c'est au sens d'une critique implicite à la réduction transcendante husserlienne mais aussi finkéenne qu'il faut lire, pensons-nous, ces lignes de Richir, à la fin de l'article « Sublime et Pseudo-sublime » :

« Par là, on comprend mieux pourquoi et comment l'époque phénoménologique telle que nous la concevons se doit d'être *hyperbolique*. Il n'y a plus à présupposer, comme Husserl, un *Sein* et un *Vor-sein* »<sup>72</sup>

L'expérience proprement hyperbolique du sublime – dans l'affection sublime – est aussi celle d'être toujours pris de court par rapport à notre façon, humaine trop humaine, de « placer » la transcendance phénoménologique des phénomènes de monde, et c'est justement cet « être irrémédiablement pris de court » qui est ce à quoi nous sommes confrontés dès lors que la modification en *phantasia* d'une part inopinément profonde de notre penser et de notre sentir est *hyperboliquement* engagée là où l'on ne s'y attendait pas, là où on l'attendait pas, prise en concrescence par des flancs insoupçon-

---

71. Raison pour laquelle elle prend, comme on le verra, la forme d'un soupçon hyperbolique. Le soupçon, ou peut-être l'ironie, sont les deux excès qui, par leur *peu-d'être*, peuvent survivre à la radicalité d'un suspens hyperbolique, s'intégrer à la violence de son auto-référence sans se détruire aussitôt.

72. Cf. *Annales de phénoménologie* n° 9, 2010, p. 30.

nés qui montrent, par ailleurs, notre incapacité foncière à « situer », au sein de l'abîme de notre affectivité, cette « nouvelle version de la *Spaltung* phénoménologique »<sup>73</sup> dont nous parle Richir.

C'est là que prend tout son sens cette expression husserlienne de « concrétude muette ». Non pas qu'il n'y ait rien à dire après l'*epochè* hyperbolique, mais plutôt que le régime de concrescence remis en mouvement est indicible dans les termes de sa profondeur, trop massif, trop radical, comme si l'écart non schématique de la systole avait eu pour effet d'engager la diastole à une profondeur et ampleur concrescentes insoupçonnées et pourtant faisant sens, commençant, bel et bien, à « répondre » à la question du sens selon une économie que l'on ne maîtrise pas, dont on ne se sentait pas capable, et dont la profondeur (de « gestion », pour le dire ainsi) nous demeure inconnue ; mais c'est que notre propre transpassibilité nous est, à nous-mêmes, indisponible, et ne nous apparaît que quand elle est requise par une concrescence archaïque qui la met à contribution, seules occasions où elle semble répondre « “présent” » ; autrement, elle demeure à jamais absconse.

Non pas, disions nous, qu'il n'y a rien à dire. Bien au contraire, il y a *trop* à dire<sup>74</sup> mais on ne sait plus comment s'y prendre pour retracer les concrescences qui ont toujours déjà été engagées ; pour mieux dire : on ne sait plus comment on s'y est toujours déjà pris (car on a toujours déjà été pris à partie dans ces concrescences). En effet, la concrescence diastolique s'engage toujours déjà au cœur de la systole, prenant toujours déjà à partie une part insoupçonnée et profonde de « notre » affectivité (la mettant à contribution de concrescences sous l'horizon de la transcendance physico-cosmique, insinuée dans les profondeurs du vivre, arrachant ce vivre à une certaine illusion – fondée pour une part – d'exception, et le mettant en concrescence<sup>75</sup>), suspendant nos repères, jouant l'« assignation » méréologique et des parties de l'*Abgrund des Sinnes* (Husserl), et de la *Kluft* phénoménologisante (Fink) au gré d'une sorte de « mise à contribution de concrescence » du plus profond du penser et de l'affectivité ; « mise à contribution » par rapport à laquelle on est irréductiblement pris de court, sorte de rotation immaîtrisable de tous nos repères, d'autant plus immaîtrisable qu'elle est rotation non pas sur place mais *en*

73. Cf. « Du statut phénoménologique du phénoménologue », *Variations II, op. cit.*

74. Ce qui fait la massivité de la question du sens, reposée dans sa radicalité, et entamée ou éconômisée par la modification en *phantasia*. Il y a un parallélisme avec ce que Merleau-Ponty appelait le « bourrage d'essences sauvages » : il n'en est rien de la transcendance absolue pure, mais elle ouvre à ce bourrage, elle brusque ou bouscule ce bourrage à une profondeur inouïe moyennant son décalage – qui n'est pas une résorption ou une transformation – en transcendance absolue physico-cosmique.

75. C'est le sens profond de la réversibilité des *phantasiai*-« perceptives ». La partie affective du phénomène global *phantasia*-« perceptive » est prise en concrescence et se « perçoit » ainsi elle-même depuis une autre *phantasia*-« perceptive ».

*concrecence*<sup>76</sup>, mouvement (de concrecence) qui est toujours déjà *décalé* vers la transcendance absolue physico-cosmique, ce qui fait que cette rotation inhérente à la diastole ne tourne justement pas sur elle-même : elle engrange, au plus loin, ces référents ultimes que sont les schématismes de monde hors langage.

Dans le sublime, l'hyperbole ne suspend pourtant pas l'irréductibilité de ces « parties » ou « abîmes non confondus » (comme dit Richir) – ce qui confinerait à un monisme selon une expérience fusionnelle que l'hyperbole n'est surtout pas – mais suspend l'univocité et la pré-disposition de leur assignation ; or c'est cela qui est difficile à penser tout en tenant l'irréductibilité des parties concrecentes<sup>77</sup>.

L'hyperbole équivaut, *quelque part*, à la profondeur insoupçonnée *et* dans le vivre *et* dans le monde, en laquelle est remise en jeu la diastole, comme si la systole sublime, depuis cet autre abîme qu'est l'abîme phénoménologisant, tirée depuis la transcendance absolue pure, avait disloqué les repères où l'on croyait tenir et pouvoir situer les deux bords de l'*Abgrund des Sinnes*. Or, moyennant la suspension hyperbolique, et bien loin de tout mutisme, de tout présumé vide, des concrecences commencent à se faire ailleurs dans le plus lointain des mondes, et ailleurs dans le plus profond de notre vivre. Autrement dit, l'hyperbole traduit ce fait de ne pas savoir où et comment retombera la diastole, où et comment sera redistribué le poids des concrétudes en concrecences<sup>78</sup>.

Du point de vue plus concret qui pourrait être celui de l'hyperbole *vécue*, ou du vécu ou des vécus<sup>79</sup> d'hyperbole ou d'hyperbolicité, l'hyperbolique est

---

76. Ce qui n'est justement pas le cas dans l'affection sublime. Richir parle, à ce sujet, d'une « rotation sur place » car, effectivement, l'affection sublime ne schématise rien (voir sur ce point le texte « Sur l'affection sublime », dans les *Variations II*). Elle fait apparaître, tout au plus, le tout de l'affectivité. Dès qu'il y a schématisation, il y a déjà diastole, schématisation dont le terme est la transcendance absolue physico-cosmique. Une fois que la diastole se reprend, l'affection sublime est irréductiblement effacée (les choses sont légèrement plus compliquées car l'affection sublime est aussi temporalisée en présent – autrement elle ne serait même pas remarquée – mais de façon absolument fugace).

77. Nous avons abordé cette question sous divers points de vue dans les trois articles parus dans le numéro 40, consacré à Marc Richir, de la revue *Eikasia*, notamment dans l'article intitulé « Sobre la singladura filosófica y fenomenológica de Marc Richir » (pp. 239-290).

78. D'un point de vue structural, l'adjectif (sens 2<sup>nd</sup> de la concrétude) peut devenir substantif (sens 1<sup>er</sup>), et vice-versa : le substantif peut être mis à contribution, adjectivement, au gré de proto-substantivités plus profondes qui font apparaître les substantivités adjectivées comme simples moments d'une concrecence plus profonde. C'est ce bousculement des lois d'autonomisation des significations (méréologiquement stabilisées a priori dans la IV<sup>e</sup> *Recherche*) que cherche le poème. Au fond, l'hyperbole est le bousculement, lui-même méréologique, de la coalescence entre les *Recherches* II, III et IV.

79. Il y en a plusieurs, et la littérature en est une source inépuisable. Il en est qui peuvent « tourner à l'aigre ». Par exemple l'expérience du « déjà vu » peut avoir un fond d'hyperbolicité et évidemment aussi « tourner à l'aigre ». La tragédie est une autre expression du fond hyperbolique qui sommeille dans l'expérience.

dans le fait de découvrir que le contact de soi à soi qui fuse à l'issue du moment du sublime est *déjà* diastolique et se fait *désormais* sous l'horizon de la transcendance absolue physico-cosmique. La « nouvelle version » de la *Kluft* phénoménologisante que Richir appelle de ses vœux dans les *Variations II*, à savoir, la *Spaltung* entre le noyau-soi originairement non modifié et le soi modifié en *phantasia* (et pris en diastole) n'est jamais, à l'issue de la systole sublime, là où on l'attendait : une part insoupçonnée de notre vivre s'en trouve modifiée en *phantasia* et prise, depuis les abîmes du vivre, en concrescence avec le plus lointain du monde, le tout sous l'horizon de la transcendance absolue physico-cosmique. Mais par là même est aussi hyperbolique la découverte à nouveaux frais de notre irréductible non coïncidence par rapport à ce qui, dans le plus profond de nous-mêmes, s'est trouvé mis en suspens, modifié en *phantasia* (et par là, évidemment, apparu à nous-mêmes) alors que jamais on n'aurait crédité la transcendance physico-cosmique d'un tel pouvoir d'aimantation, allant jusqu'à s'immiscer dans le plus profond de notre vivre. Nos repères, déterminant, pour l'essentiel, le dedans et le dehors, la vie et le monde, se trouvent, de la sorte, suspendus, nous-mêmes pris à partie dans des concrescences dont on ignore l'axe de rotation, et le poids des concrétudes à nouveau et constamment rejouées à notre insu et, s'il le faut, à nos risques et périls.

Avançons en guise conclusion certains points qu'il faudra expliciter dans une deuxième partie de ce travail. Lors de la réduction phénoménologique (Husserl) et même de l'*époque* méontique (Fink), le contre-mouvement phénoménologisant se fait toujours sur le plan de la subjectivité transcendantale et se trouve, sur ce même plan, dégagé des concrescences transcendantales. L'identité dans la différence du moi phénoménologisant et de la subjectivité transcendantale est, pour le dire ainsi, assurée. Corrélativement, la *Spaltung* phénoménologisante est elle-même séparée ou – disait-on – « dégagée » de l'abîme de sens au sein du vécu transcendantal, abîme de sens de part et d'autre duquel se font les concrescences proprement transcendantales. Le fait de ce double « dégagement » (l'être l'un hors de l'autre et à distance de l'autre des écarts phénoménologisant et transcendantal) ainsi que le fait que l'abîme phénoménologisant se creuse inéluctablement sur un même plan – celui du transcendantal<sup>80</sup> – permettent encore, en régime de réduction transcendantale, une certaine maîtrise de la kinesthèse phénoménologisante.

En régime d'*époque* hyperbolique, le soi phénoménologisant – le soi du cogito hyperbolique – n'est pas assuré d'être toujours et nécessairement en

---

80. Et qui fait, par exemple, que le contre-mouvement phénoménologisant ne tourne jamais à vide, qu'il soit assuré de fouler du transcendantal.

identité (dans la différence ou l'ex-ception) par rapport au transcendantal. L'ex-ception phénoménologisante n'est pas nécessairement assurée de fouler – fût-ce dans le sens inverse d'un contremouvement – le plan du transcendantal. Le contremouvement phénoménologisant peut aussi conduire, en régime d'hyperbole, à une dés-incarnation. Tout comme elle peut conduire à une ré-incarnation. Ré-incarnation qui dès lors se produit à une profondeur insoupçonnée (et à la pointe de laquelle clignote une version de la transcendance absolue physico-cosmique dont la radicalité n'a de cesse de nous surprendre), profondeur insoupçonnée par rapport à laquelle tout contremouvement phénoménologisant est pris de court. L'écart phénoménologisant n'est donc plus univoquement à l'écart de l'abîme enjambé par les concrescences, dès lors hyperboliques. C'est l'abîme phénoménologisant lui-même, cette *Kluft* dans la vie transcendantale, qui se trouve, cette fois-ci, et pour une part inassignable, « méréologiquement » enjambée *par* les concrescences hyperboliques et justement *parce que* les concrescences – donnant lieu à certaines concrétudes hyperboliques – sont bel et bien hyperboliques. Cet enjambement<sup>81</sup> de ce qui, par contre, n'est jamais enjambé en régime *d'époque* phénoménologique ou même *d'époque* méontique, prend à partie la « pensée » – au sens large, cartésien – jusque dans le plus profond et immédiat de son inchoativité, la mettant à contribution des concrescences hyperboliques (et, par là, et moyennant cette entrée en concrescence, la grandissant)

Cet enjambement – qui prend la pensée irrémédiablement de court – de l'abîme phénoménologisant se superpose et plane sur l'abîme transcendantal. Il a pour effet de brouiller les termes concrescents de part et d'autre de l'abîme de sens proprement transcendantal (dont Vie et Monde sont les fonds non confondus). Or ce brouillage est fait sans préjudice de l'irréductibilité desdits termes (toujours séparés par un « abîme de sens »), sans quoi il n'y aurait pas concrescence mais simple fusion et tarissement – par étouffement – du schématisme.

Cette situation d'irréductibilité en suspens d'assignation (dont toute formulation verbale – qu'est-ce qui est de l'ordre de ma vie ? qu'est-ce qui est de l'ordre du monde ? ou, tout simplement, qu'en est-il de moi dans tout cela ? – laisserait à désirer<sup>82</sup>) est certes aux limites du pensable. C'est comme si la pensée pouvait, hyperboliquement, pressentir les concrescences en concrétudes (ou plutôt « de la concrescence en concrétudes ») *avant* les concrétudes en concrescence (sorte de passage étrange des *phantasiai* pures

---

81. Qui n'est jamais complet, sans quoi il y aurait psychose et passage de l'autre côté de l'hyperbole.

82. Seuls les poètes peuvent, en ce point, nous assister. Nous nous permettons de citer, à la fin de cet article, et quitte à en essayer, ailleurs, un commentaire, un poème de Federico García Lorca.

comme premières concrétudes phénoménologiques en *phantasiai* « perceptives », dès lors réversibles). Ce suspens est justement soutenu d'avoir à retraverser, du moins dans l'engagement – insituable – de la diastole, le vif de la pensée comme modifié en *phantasia* selon ce que Marc Richir désigne comme « auto-pénétration schématique ». C'est comme si, moyennant cette extra-limitation hyperbolique qui étend ce qu'était la concrescence transcendantale jusqu'à l'enjambement<sup>83</sup> de la *Kluft* phénoménologisante elle-même, la pensée se devait de se retraverser jusque dans le plus profond de son inchoativité (et affectivité). C'est comme si la vie de la pensée se *ressentait* pour un instant, certes vertigineux, de part en part, phénoménalisée jusque dans ce qu'elle a de plus vif. C'est comme si elle se trouvait *toujours déjà* modifiée en *phantasia* et en passe de se phénoménaliser même en deçà et au devant de toute inchoativité. Étrange modification en *phantasia* semblant devancer le noyau de vivacité originairement non modifiable de la pensée.

En régime d'hyperbole, la pensée est (hyperboliquement) modifiée en *phantasia* à l'instant même où elle croit se posséder, où elle croit vivre au plus près d'elle-même, sentir son propre pouls. Or, encore en régime d'hyperbole et selon des implications absentes ailleurs, on dira que c'est justement de sentir se posséder, de sentir son propre battement de la façon la plus concrète, que la pensée se modifie sitôt en *phantasia*. Mais voilà que justement, du fait de cet inouï dés-enchevêtrement (inconnu en régime de réduction transcendantale ou même de déshumanisation finkéenne), la pensée (au sens large, cartésien) *est finalement à même* d'être prise dans des concrescences proprement hyperboliques. D'ailleurs elle l'est toujours déjà, et cela en stricte coalescence avec sa modification en *phantasia*. On ne peut pas faire la part entre une ouverture aux concrescences hyperboliques pré-parée par la modification en *phantasia*, et l'arrachement de la pensée à elle-même au gré de concrescences hyperboliques qui, à son corps défendant, « induisent » sa modification en *phantasia*. La pensée est prise en concrescence (avec des lointains de monde) à une profondeur inouïe, certes, mais, tout de même, sans l'être complètement.

En effet, une part inassignable de l'« assister à », sorte de soi phénoménologisant émacié<sup>84</sup>, en pointillés<sup>85</sup>, se redécouvre clignotant à l'écart de cette

83. Cet enjambement est d'un tout autre ordre que l'enjambement de l'abîme de sens.

84. Mais pouvant – comme nous dit Marc Richir dans la 3<sup>e</sup> de ses *Méditations phénoménologiques* – se « recharger en concrétudes », étant d'ailleurs toujours en imminence de se recharger et, partant – et dès lors qu'il se phénoménalise – pouvant de sitôt se modifier en *phantasia* pour entrer, ainsi, en concrescence avec des concrétudes de mondes au sein de phases de proto-présence. Dès que l'« assister à » gagne en épaisseur phénoménologique, il est inopinément modifié en *phantasia*, décliné en « assister » transitif, et entrant donc en diastole.

85. Comme si le gros de la vie s'était hyperboliquement modifié en *phantasia* pour entrer en concrescence hyperbolique.



conrescence (dans ce qu'est la précarité du cogito hyperbolique). Ainsi, il faut bien noter que, à l'aune de cette conrescence hyperbolique<sup>86</sup>, se rejouent, non seulement les écarts schématiques (de conrescence), mais aussi, et selon ce que Marc Richir entend comme une *Spaltung* dynamique, les écarts *non schématiques* (de déhiscence), c'est-à-dire, la part inassignable et non conrescente – non entièrement prise à partie – d'un « assister à » qui est toujours, et pour une part, pris à partie (l'écart par rapport au schématisme s'économise toujours, du moins en partie, en schématisation de l'écart).

Ces écarts non schématiques s'ouvrent – et parfois se referment – avant que le sujet phénoménologisant n'ait le temps de les habiter du dedans par contremouvement phénoménologisant. Ils sont l'enseigne d'un anonymat phénoménologisant d'un autre ordre, proprement hyperbolique, et non réductible à l'anonymat phénoménologisant tel qu'il a lieu en régime transcendantal, avec la typique des problèmes qu'il suscite<sup>87</sup>. En régime d'hyperbole, les deux abîmes, transcendantal et phénoménologisant, n'étant plus extérieurs l'un à l'autre<sup>88</sup>, le sujet philosophant n'a plus la maîtrise totale de la kinesthèse phénoménologisante. L'hyperbolicité des conrescences tient à ce qu'elles enjambent l'abîme du transcendantal (l'« abîme de sens » par enjambement duquel se font les conrescences) *en enjambant* l'abîme phénoménologisant. Et réciproquement, c'est le fait d'avoir toujours déjà enjambé l'abîme phénoménologisant qui, en régime d'hyperbole, brouille les rien que parties en conrescence de part et d'autre de l'abîme transcendantal. L'abîme de sens est plus profond et plus tranchant que jamais et pourtant, en même temps, mouvant et insituable, absolument introuvable.

En régime d'hyperbole l'écart (non schématique) est toujours antérieur à un quelconque soi phénoménologisant et produit déjà virtuellement, sans qu'un contremouvement n'ait à l'animer du dedans, des effets en conrescence (schématiques). Cet écart non encore habité du dedans mais ayant des effets virtuels en conrescence<sup>89</sup> est exactement le propre du *soupçon hyperbolique*. Le soupçon hyperbolique est le seul écart qui puisse, sans y être absorbé, pris à partie, nimber cette conrescence hyperbolique qu'est la diastole ou, dans d'autres termes, l'instant cartésien comme création absolue. L'hyperbolicité de l'instant cartésien, c'est-à-dire, la profondeur de vie (et de monde) que la diastole engage et charrie dans son jet n'est possible – n'est possiblement ou transpossiblement modifiable en *phantasia* ou phénoménali-

86. Il y a, bien entendu, pluralité. On parle de façon générique.

87. Et dont Fink dresse pour une part l'inventaire dans la *VI<sup>e</sup> Méditation Cartésienne*.

88. Ce qui est en rapport étroit avec le fait que l'écart non schématique est *dans* l'écart schématique (et justement pas l'inverse).

89. Que, en régime d'hyperbole, la kinesthèse phénoménologisante devienne immaîtrisable, irréductiblement sans titulaire, ne veut pas dire, pour autant, qu'elle cesse de fonctionner.

sable – *que d'enjamber l'instantané d'une fuite absolue depuis laquelle l'affectivité, sitôt « diastolisée », se sent revenir et, du même coup, se sent elle-même (en contact avec elle-même). Cette fuite absolue sape le trop plein de l'instant cartésien<sup>90</sup> d'un écart non encore habitable par un soi, écart non schématique où ne peut se loger que l'ombre d'un « assister à » qui, se devant (et se précédant) lui-même, dessine, comme en pointillés, cette sorte d'anonymat phénoménologisant irréductiblement virtuel (mais gros d'effets en concrescence) en quoi consiste le soupçon hyperbolique.*

Nous nous permettons d'achever ces pages sur un poème de jeunesse de Federico García Lorca (contenu dans “Chansons pour finir”, 1922), qu'il faudrait reprendre lors d'une deuxième partie de cet article. Ce poème touche, avec d'autres mots et d'une toute autre façon, bien plus immédiate et pleine, à ce que l'on a tenté de décrire dans ces dernières pages, qui touche, somme toute, à quelque chose de la dimension hyperbolique de l'expérience :

#### D'une autre façon

Sur la plaine du soir le feu de joie  
Met des ramures de cerf en furie.  
Tout le vallon s'étend. Sur son dos  
Caracole un léger zéphyr.

L'air s'affine en cristal sous la fumée  
Comme un œil de chat jaune et triste  
Moi, dans mes yeux, je me promène  
Par le feuillage qui s'en va le long des rives

Il me revient des choses essentielles,  
Ritournelles de ritournelles.  
Parmi l'arrière-soir peuplé de joncs,  
« Federico », curieux que j'aie ce nom<sup>91</sup>.

---

90. Par là sitôt phénoménalisé.

91. On reprend la traduction française contenue dans le tome I des *Œuvres Complètes* de Federico García Lorca dans la Bibliothèque de la Pléiade (n° 291), édité par André Belamich, et paru le 24 septembre 1981.